
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00905809 0





# L'ARMÉE DANS LA VILLE

*DU MÊME AUTEUR*

—

*Vers.*

L'AME DES HOMMES. Paris, 1904 . . . . . . . . . épuisé.
LA VIE UNANIME. Paris, 1908 . . . . . . . . . . épuisé.
PREMIER LIVRE DE PRIÈRES. Vers et Prose, 1909. 1 vol.
UN ÊTRE EN MARCHE. Mercure de France, 1910 . 1 vol.
DEUX POÈMES. Mercure de France, 1910 . . . . 1 plq.

*Prose.*

LE BOURG RÉGÉNÉRÉ. Messein, 1906 . . . . . . 1 vol.
MANUEL DE DÉIFICATION. Sansot, 1910 . . . . . 1 vol.
PUISSANCES DE PARIS. Figuière, 1911. . . . . . 1 vol.
MORT DE QUELQU'UN. Figuière, 1911 . . . . . . 1 vol.

JULES ROMAINS

—

# L'Armée dans la Ville

*DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS*

*Représenté, pour la première fois, sur la scène du Théâtre National de l'Odéon, le 4 mars 1911.*





PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXI

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

193

A

GEORGES DUHAMEL

# PRÉFACE

Qu'on ne s'effraye pas !

Je ne compte pas exposer, en cinquante pages, une esthétique, une métaphysique, l'origine de la Tragédie, le développement de l'Humanité.

Il me suffira de présenter quelques succinctes affirmations.

Je dis des affirmations, et non des raisonnements. Lorsqu'il s'agit de poésie ou d'art, il n'y a rien de plus ennuyeux ni de plus inutile qu'un raisonnement. Le lecteur qui en est la victime n'en est pas la dupe. Il sait que deux doctrines contraires se démontrent avec une égale facilité.

Raisonner est souvent une parade trompeuse. Mais affirmer me semble un procédé à la fois loyal et fécond. C'est celui dont se servent les politiciens. N'ont-ils pas à s'en louer?

Une affirmation nue choque ou indigne neuf lecteurs sur dix. Mais les moins paresseux y

reviennent, s'y appliquent, la confrontent avec leurs propres sentiments. Ce travail est toujours fructueux.

***

Je tiens pour certain qu'il n'y a pas eu en France de grand art dramatique depuis soixante ans, depuis la chute des *Burgraves*. (Ne voyez point là une profession de foi romantique.)

Le théâtre du second ordre a d'ailleurs atteint une perfection qu'il n'avait peut-être jamais connue. La comédie dramatique, la comédie légère, la comédie de mœurs ont donné des œuvres excellentes. Picard et Scribe ont été surpassés.

Mais le grand art chôme depuis plus d'un demi-siècle. Ne cherchez pas à m'embarrasser en me demandant une définition du grand art. Nous nous comprenons fort bien sans définition.

***

Les symbolistes ont écrit des œuvres dialoguées dont plusieurs sont admirables, dont aucune n'est indifférente; par malheur elles se dérobent volontairement aux conditions de la scène.

Une lignée de poètes éloquents et vulgaires :

Henri de Bornier, François Coppée, Jean Richepin, Edmond Rostand, est venue offrir à l'idéalisme des classes moyennes une forme dégradée du drame romantique.

Les fils de Béranger ont fait du théâtre. Ils méritent plus que du mépris : de la réprobation. Ils ont abaissé le goût français, perverti le public, compromis notre dignité nationale.

***

Deux sortes d'esprits, ces dernières années, ont rêvé une restauration du grand art. Les uns veulent ramener la tragédie classique. Les autres préconisent le drame d'idées. Je respecte des tentatives aussi nobles, mais je ne les crois pas viables.

La tragédie à la Moréas est un faux meuble ancien; on y a même imité les trous des parasites. Tout le monde, au fond, trouve cela froid et insipide. Mais il est de mode, chez les littérateurs, d'en dire quelque bien.

Le drame d'idées n'est guère plus intéressant. Il émoustille une ou deux heures les gens qui n'ont pas l'habitude de penser. C'est un voyage, par train de plaisir, sur les frontières de la philosophie.



Voilà pour les négations. Que proposerons-nous?

Un théâtre jouable, destiné à la scène, non au livre; simple de structure; dépouillé d'artifices extérieurs; moderne quant au sujet, mais doué de la plus haute généralité.

Une action ramassée en une crise; un conflit aussi essentiel et aussi élevé que possible, où s'engagent les forces les plus internes de l'univers; un drame religieux par les profondeurs de l'âme qu'il révélera, et par l'émotion qu'il provoquera chez le spectateur.

Toute œuvre dramatique anime des groupes.

L'individu isolé, qui règne sur maint poème lyrique, n'a pas sa place au théâtre. Au cours d'une pièce, ce qu'on appelle une scène, qu'est-ce d'autre que la vie d'un groupe, précaire et ardente? Un acte est une filiation de groupes. Le spectateur les voit qui se succèdent, se combattent, se pénètrent, s'engendrent.

Ou plutôt, il n'a pas encore appris à les voir. De tous les groupes, le couple est le seul que le théâtre ait saisi dans son unité et dans sa nature originales. Ailleurs il n'a encore représenté que des rencontres plus ou moins nécessaires d'individus.

Il est temps de se hausser à des synthèses supérieures.

Ces progrès s'effectuent spontanément, sans qu'il y ait obéissance à une doctrine. Le théâtre se rapprochera ainsi de la vérité, de la vie. Détacher un individu, exprimer sa conscience exclusive, c'est là une convention.

L'individu n'est qu'une entité. Mais une entité admise depuis tant de siècles qu'elle passe pour une réalité simple et naïve. Par une plaisante ironie, les poètes qui veulent dissiper cette illusion et revenir à la nature se font traiter d'abstracteurs.

***

Le grand art dramatique exige le vers. La prose est une imperfection, une licence, de la beauté en moins.

Les ressources du vers traditionnel me semblent d'ailleurs épuisées. Quant au vers libre proprement dit, je ne le crois pas d'une structure assez ferme pour le théâtre. On reconnaîtra sans peine que les vers de *l'Armée dans la Ville* ne sont ni des vers traditionnels, ni des vers libres.

***

Les poètes qui travaillent actuellement à la renaissance du théâtre, et qui m'admettent dans leurs rangs, sont obligés d'innover et de hasarder beaucoup, puisqu'ils doivent reprendre une tradition que leurs devanciers laissèrent s'interrompre.

Mais s'ils ne suivent personne, ils ont des admirations et des gratitudes. Claudel, Maeterlinck, Verhaeren sont vénérés par eux.

Ils ne jugent point indispensable d'opter entre Racine et Shakspeare. Ils les réunissent dans un même culte, dont ils n'excluent ni Eschyle, ni Corneille, ni Gœthe, ni Hugo.

J. R.

# L'ARMÉE DANS LA VILLE

## *PERSONNAGES*

—

LE GÉNÉRAL.
L'ASSEMBLÉE DES OFFICIERS.
LE GROUPE DES FANTASSINS.
LE GROUPE DES CAVALIERS.
L'OFFICIER BALDER.

LE MAIRE.
LE CONSEIL DE LA VILLE.
LES HOMMES DANS LE CABARET.
LES NOUVEAUX ARRIVANTS.
LE MESSAGER.

LA FEMME DU MAIRE.
L'ASSEMBLÉE DES FEMMES.
MARTHE.

Comparses.

# ACTE I

—

Une grande salle de cabaret dans la ville. Porte sur la rue, au fond. Devanture à vitres étroites. Porte dans le mur de gauche. Grandes tables de bois. Bancs et chaises. Armoire. Aucun luxe. Ton général des peintures : jaune.

## *SCÈNE PREMIÈRE*

UN HOMME DE LA VILLE. UN AUTRE

Le Premier Homme, petit bourgeois, est assis à une des tables, silencieux devant un verre de vin.

*LE DEUXIÈME HOMME*, petit bourgeois.

Il entre par la porte de la rue et inspecte longuement la salle. Ton d'ironie appuyée.

Il n'y a pas de soldats, ici ?
Comment ?
Pas un soldat ?
Pas un seul ?

Gros ricanement

C'est qu'ils cuvent leur vin sous les tables.

Il fait le jeu de s'accroupir et de regarder sous les tables, successivement.

Ici? Là?

Il se retourne.

Sous le banc?

Sous l'armoire?

PREMIER HOMME

Vous pouvez entrer. N'ayez pas peur!
Pas un soldat dans toute la salle!

DEUXIÈME HOMME, se redressant.

Je n'ai pas peur! Je ne tremble pas!

Un silence.

Je suffoque... de voir notre espace
Tout pur, tout libre... tout plein de nous!

PREMIER HOMME, ému aussi, mais se contenant.

Je suis seul! J'étais seul!

DEUXIÈME HOMME après avoir fait un tour complet sur lui-même, d'un ton pénétré.

Ça m'étonne!

Un silence

Alors, je puis respirer notre air?

Tu n'avales plus leur sale odeur,
Ce soir?
Deux amis peuvent parler,

Il s'attendrit

Deux vieux amis!

Il crie.

Deux bons vieux copains!

Il désigne vaguement un point de l'espace.

Sans avoir l'Armée!... entre leurs bouches.

PREMIER HOMME

Ne criez pas si fort! A quoi bon?
Vous les feriez sortir de leurs trous.

DEUXIÈME HOMME, riant et criant.

Je ne me contiens plus. C'est un bonheur, tu sais?
Vous savez? J'en dirais des bêtises, de joie!
Oui, je voudrais monter sur les toits, et brailler!
Pas de soldats!

Changeant de ton.

Il faut qu'on se saoule, bon Dieu!

### *SCÈNE DEUXIÈME*

LES MÊMES. UN AUTRE HOMME entrant par la porte de la rue, même condition sociale.

LE TROISIÈME HOMME, un peu effaré.

Je vous entends depuis le coin de l'autre rue !

DEUXIÈME HOMME, le prenant par le bras.

Vous ne devinez pas, bien sûr,
Ce qui nous fait sauter en l'air,
Ce qui nous fait pousser des cris?
Vous ne devinez pas?

TROISIÈME HOMME

Moi? Non !

DEUXIÈME HOMME

Qu'est-ce que tu as dans les yeux?
Mais regarde ! Ouvre les paupières !
Retourne-toi ! Ouvre tes pores !
C'est ici... Cherche !.. Quelque part !

TROISIÈME HOMME, presque froid.

Je vous dis que je ne vois pas.

DEUXIÈME HOMME

Il faudra bien que vous voyez.
Quoi ! Vous êtes là ! Cette salle ?
Les murs ? L'air ? du plafond au sol !
Quand le vent est chargé de sel,
Les jours qu'il souffle de la mer,
Crédié ! Vous sentez bien le sel ?

TROISIÈME HOMME

J'ai beau chercher. Nous sommes seuls

DEUXIÈME HOMME, éclatant.

Ah ! nous sommes seuls ! Vous le dites !
Il l'a dit !

PREMIER HOMME

Ne criez pas tant !

DEUXIÈME HOMME

Le sang ne vous bat pas aux tempes
Quand vous dites : « Nous sommes seuls » ?

Long silence.

TROISIÈME HOMME

Tiens ! C'est vrai ! Pas même un soldat !
Pas un soldat !

DEUXIÈME HOMME

Il trouve ! Il trouve !

TROISIÈME HOMME, s'excitant un peu

En effet ! On est tout changé.
On se croirait avant la guerre.
Il m'a bien semblé, quand j'entrais,
Que ce n'était pas comme hier ;
J'ai compris qu'il faisait meilleur

Mais vous m'emplissiez les oreilles
De tant de mots, tant à la fois,
Que je n'ai pas trouvé pourquoi
J'étais comme un vieillard que l'on porte au soleil.

## *SCÈNE TROISIÈME*

LES MÊMES. Entrent DEUX AUTRES HOMMES, *quatrième et cinquième*, d'une mise plus négligée, puis UNE SERVANTE.

LE DEUXIÈME HOMME

Et ces deux-là ? Vous deux ! Vous entrez dans la salle !
Ils regardent. Ils ont du feu entre les cils
Notre salle, ce soir, la reconnaissent-ils ?
N'est-ce pas qu'elle vous émeut, qu'elle vous chauffe,

Qu'elle est belle, qu'elle vous fait trembler les doigts,
Comme la première maîtresse qu'on voit nue ?

LE QUATRIÈME HOMME

Bonjour ! vous avez l'air joyeux.

LE TROISIÈME HOMME

Pas de soldats !

DEUXIÈME HOMME

Pas un soldat !

CINQUIÈME HOMME

Mais oui ! Pas un ! J'ai de bons yeux !
Pas un ! C'est presque une victoire.
Est-ce que vous savez pourquoi ?

DEUXIÈME HOMME, au cinquième homme

Quelle chance, mon vieil ami !

Une servante paraît à la porte de gauche, hésite un instant, puis s'en va.

CINQUIÈME HOMME

Oh ! j'en suis plus heureux que vous !
A chaque battement de cœur
J'ai tout mon corps qui rajeunit.

DEUXIÈME HOMME

Hein? On a peur de respirer.
On a peur que les murs s'envolent,
Ces murs où nous sommes heureux !

TROISIÈME HOMME

C'est gai ! Tout est nouveau. On rapprend à bouger.
On est comme un maçon qui s'est cassé la jambe,
Et qui refait des pas, et qui pleure de joie.

DEUXIÈME HOMME, s'occupant de placer les gens.

Où voulez-vous pousser la table? A gauche? A droite?
Au milieu? Nous pouvons vouloir n'importe quoi !
Personne ici pour nous mater. Nous sommes seuls !

Au premier homme.

Si nous mettions la vôtre au milieu de la salle?
Et les chaises, les bancs, autour, comme on voudra !

CINQUIÈME HOMME

Aujourd'hui, je me sens de taille à boire un foudre.

VOIX DIVERSES

Traînez le banc !
La place est libre.
Asseyez-vous !

La servante reparaît, et les voyant installés, s'approche.

Quelle chance ! On ose à peine y croire !

DEUXIÈME HOMME, à la servante.

Ce qu'il nous faut ? Du vin !

QUATRIÈME HOMME

Oui, du vin !

DEUXIÈME HOMME

Du vin qui vienne de notre terre !
Ils n'aiment pas le vin.

UNE VOIX

Qui ?

DEUXIÈME HOMME

Les autres !
Parbleu ! Ceux qui pourraient être là...
Ceux qui ne sont pas là ! Les buveurs
De mares ! Les mangeurs de chenilles !

VOIX

Ne vous serrez pas !
Étalez-vous !

## *SCÈNE QUATRIÈME*

LES MÊMES. Entrent JEAN, MARCEL et UN ADOLESCENT, peu après UN GROS HOMME

VOIX DIVERSES

— Voilà Jean le foulon !
— Il est seul !
— Non !
— C'est Jean !
— Ils sont trois !
— Ah ! Marcel !
— Entrez donc !
— Entrez vite.
— Imbécile !
— Bonjour !
— Bonjour !
— Viens !
— Nous sommes saouls !
— Tu ne bouges plus ?
— Hein ! Tu as peur !

DEUXIÈME HOMME

Écartez-vous ! Qu'on ferme la porte !
Rien de notre âme ne doit se perdre.
Et du vin !

VOIX

Une futaille en perce !
Du vin blanc, ma petite !
Cinq verres !

Tous s'installent autour des tables rapprochées.

CINQUIEME HOMME, à la servante.

N'est-ce pas ? Toi aussi, Marguerite,
Tu nous aimes mieux que les soldats ?

DEUXIÈME HOMME

...Que les sales mangeurs de chenilles ?

LA SERVANTE

Je vous aime bien !

VOIX

Embrasse-nous !
Tous !
Tous !

LA SERVANTE

Je n'aurais jamais fini !

Elle se sauve.

PREMIER HOMME

C'est la première fois qu'on rit depuis l'automne !
Depuis qu'on les a vus arriver de leurs bois.
Tant de jours ! Tant de jours déjà, mon Dieu !

JEAN

Huit mois !

VOIX

Dix !

DEUXIÈME HOMME

Dix mois que la ville est pleine de purin !

La servante apporte du vin. On verse.

QUATRIÈME HOMME

Il y avait encore un arbre avec des feuilles,
Des feuilles vertes ! à la dernière bataille !

MARCEL, levant son verre.

Et lorsque leur armée a franchi les murailles
Ce vin était encore aux raisins de septembre.

VOIX DIVERSES

— Ce soir, que sont-ils devenus ?
— Sous quel buffet se cachent-ils ?
— Je n'ai pas vu le moindre casque

En chemin.
— Ni moi.
— Nous non plus

L'ADOLESCENT

Je crois qu'ils ont fait des manœuvres
Dans la plaine, vers le Gros-Rouvre.

LE GROS HOMME

S'ils pouvaient attraper la fièvre,
Du côté des marais à chanvre !

PREMIER HOMME

Ce soir, il faut que je m'enivre !

L'ADOLESCENT

Ils ont dû rentrer à la nuit.
Les chefs ne les ont pas lâchés.

LE GROS HOMME

Sans ça, leurs bandes rempliraient toutes les rues.
Les bottes cogneraient aux portes des tavernes.

CINQUIÈME HOMME

On sentirait leurs pas retentir dans la tête.

L'ADOLESCENT

Ils sont nombreux, nombreux !

LE GROS HOMME

C'est une immense armée.

L'ADOLESCENT

Ils sont aussi nombreux que les gens de la ville.

VOIX

Plus nombreux !
— Beaucoup plus !
— Peut-être deux fois plus !

L'ADOLESCENT

On m'a dit qu'ils mettraient un jour à se compter.

TROISIÈME HOMME

Je les ai vus souvent le matin, cet été,
Sur l'esplanade, entre l'église et la rivière.
Il y avait tant de rumeur, tant de poussière,
Tant de force qui m'éclaboussait jusqu'au front,
Montrant ses tempes.
Que les veines d'ici essayaient de se rompre

DEUXIÈME HOMME

Vous n'avez jamais vu que le quart de l'armée.
Il faut aller dès l'aube à la Porte des foins.
Les troupes se déploient en face de l'enceinte.
Ils remuent ! Les chevaux, les piétons, les canons !
L'armée est là. L'armée ! Elle n'a plus de nombre.
Elle bouge, elle se tortille et se trémousse;
Par moments, tu dirais quelque chose de mou,
Quelque chose qui colle à la terre et qui mouille
Tu dirais que la plaine a trempé ses deux mains,
Comme les boulangers, dans la pâte, et ça tourne.
Puis on sent tout à coup que ce n'est plus si lourd.
On croit entendre un bruit de cordes qui se tendent;
Et vous voyez du nord au sud des rangs... des rangs,
Durs, droits, secs, pareils à des barres. Puis ils rampent;
La plus grande herse du monde est sur les champs.
Il te semble, de loin, qu'elle arrache des arbres.
Puis tout se tord en un clin d'œil, et craque, et part !

CINQUIÈME HOMME

Je suis allé plus d'une fois sur les remparts.
Je les ai vus, là-bas, dans la plaine du Nord,
Derrière les bouleaux de la Route-Pavée.
Et tu croirais d'abord qu'il a poussé des bois,
Des bois de pins nouveaux qui cachent la bruyère;
On les voit bien touffus, bien carrés et bien verts.

Puis soudain le taillis bouge, déraciné,
Pendant que des milliers de flammes ont jailli.
Tu te frottes les yeux, tu regardes : ce sont
Les baïonnettes ! Tout l'espace en est poilu.
Et le soleil, notre soleil luit là-dessus,
Comme s'il n'était fait que pour leurs baïonnettes !

DEUXIÈME HOMME

Oui, mon vieux ! Et d'un matin à l'autre
Tu ne pourrais pas la reconnaître,
Leur armée ! Oui ! Tu ne pourrais pas !
Un jour, elle est comme cette table :
C'est du plein, c'est massif, raboté,
Les bords bien nets, les angles d'équerre.
Le jour d'après tu viens : tout changé.
Le pays est couvert de filoche :
Des tirailleurs à travers les champs,
Une sentinelle, un cavalier
Dans chaque repli, sous chaque pierre...

CINQUIÈME HOMME

Et si l'on tourne alors
La tête vers la ville,
On la trouve petite,
Plate, pâle, broyée !

DEUXIÈME HOMME

Et l'on n'a plus de force :
C'est comme si des mains
Vous tenaient aux aisselles
Et vous lâchaient soudain.

CINQUIÈME HOMME

On grelotte comme une vieille
Sur la pauvre herbe des remparts.
Et l'ombre d'en-dessous avale
Lentement, lentement, la ville.
On tremble ! On est seul comme un arbre

DEUXIÈME HOMME

Et pourtant on l'aime quand même,
La ville ! On voudrait se blottir
Au fond d'une maison du centre,
Dans ces moments-là, sous la terre,
Avec des amis comme vous.

VOIX DIVERSES

— C'est qu'ils nous en ont fait !
— Bon Dieu ! Je m'en souviens !
— Moi j'y pense toujours.
— Profitons de ce soir !

DEUXIÈME HOMME

Il faudra nous saouler, dis ! pour toute la ville.

LE GROS HOMME

Moi, j'y pense toujours. Et si peu que j'oublie,
Je m'oblige à penser aux choses qu'ils ont faites.
Tu m'entends? Je m'oblige ! Et parfois, quand j'ai bu,
Je me plante, chez moi, en face de mon mur,
Je le fixe, et puis je lui crache des injures,
Comme si c'était lui l'ennemi et l'armée.

VOIX DIVERSES

— Hein? La bonne rumeur d'autrefois !
— La mémoire...
— Je me souviens de tout, moi.
— Tant pis si l'on meurt !

LE GROS HOMME

Combien pariez-vous? Je vous dis tous leurs crimes,
D'une haleine ! Tous ceux, tous ceux qu'ils ont tués...
Et d'abord le charron Bernard...

MARCEL

Oh ! il en passe !

LE GROS HOMME

Moi !

MARCEL

Le maître d'école?

L'ADOLESCENT

Et son fils?

LE GROS HOMME

Je sais bien !
Ceux-là, c'était pendant la guerre, je pardonne.
Mais le charron Bernard ! nous nous étions rendus.
Pourquoi l'ont-ils tué, celui-là?

PREMIER HOMME

Léhoudan !

VOIX DIVERSES, de plus en plus fortes.

— Oui, Léhoudan !
— Cassin, qui n'avait plus de jambes !
— Et le maire, l'ancien !
— Quand ils tapaient dessus...
— Et le jour qu'ils ont fait leur marche triomphale?
— Le pauvre Jean?
— Tu te souviens?
— La folle est folle

Depuis
— Tu te souviens encore de ce feu
Qu'ils avaient allumé sur la place du Puits?
— L'enfant qui criait : « Il ne faut pas me tuer ! »
— Il criait : « Ne me tuez pas, monsieur le chef !
Papa vous donnera beaucoup d'argent ! »
— Le veuf
Qui vendait des oignons, des graines et du suif,
Je les revois encore, eux quatre, qui l'étouffent !
— La fille de Goulet !

Les voix se précipitent.

— Et le marchand d'étoffes
Qu'ils ont brûlé debout sur un bûcher de draps?
— Ce colonel, tu sais, le coupeur de mains droites,
Qui disait : « Ces messieurs voudront bien approcher ! »
— Ils le paieront !
— Et ceux qui tombaient de la Roche...
— Par imprudence !
— Et ceux qu'on enduisait de lard,
Pour les faire manger par les rats.
— Prenez garde !

Silence relatif.

LE GROS HOMME

Oh ! comme on va se venger !
Moi, je me dis tous les soirs :

« Tâche de ne pas mourir
Avant qu'on se soit vengé ! »

Un silence.
Il continue, d'un brusque éclat de voix rauque.

Les fusils ! On les achète !

Grand silence.

LE DEUXIÈME ET LE CINQUIÈME HOMME
Très vivement.

Tais-toi ! Tais-toi !

Silence absolu et prolongé.

LE DEUXIÈME HOMME, à mi-voix,

Imbécile !

LE GROS HOMME

Quoi ! Puisque nous sommes seuls !

Long silence

LE CINQUIÈME

Garde donc ce que tu sais !

Silence.

L'ADOLESCENT

Moi, mon rêve, ce serait
De tuer le général.

PREMIER HOMME

Lui n'est pas le plus méchant.

L'ADOLESCENT

Peuh ! Il a tout commandé.

VOIX DIVERSES

— Le général ! Lequel est-ce ?
— Vous devez bien le connaître,
Brun, sans moustaches, grand, jeune...
— Jeune ! vous trouvez ?
— Oui, jeune,
Songez au grade qu'il a.

PREMIER HOMME

Vous n'avez pas dit, tout à l'heure,
Les sept otages enchaînés.

JEAN

Il paraît qu'il aime les femmes...
On raconte même une histoire...

CINQUIÈME HOMME

Moi, ce qui m'a navré le cœur
C'est l'abatage des maisons.

DEUXIÈME HOMME, à Jean.

Si vous croyez ce qu'on raconte !

CINQUIÈME HOMME

Il y avait un quartier,
Après l'église Saint-Jeurre,
Qui vous rendait l'âme heureuse
Rien qu'en vous laissant passer.
On aurait dit qu'une brise
Vous montait le long des jambes,
Comme lorsque vous marchez
Sur des bouches de chaleur.

QUATRIÈME HOMME, à mi-voix.

Et le quartier La Tour
Où l'on allait le soir
Pour retrouver les filles?
Elles étaient polies;
Elles n'aimaient pas boire.
Allez-y maintenant ! toujours saoules !
Et les officiers leur jettent des sous
Dans le corsage, pour s'amuser.

CINQUIÈME HOMME

On rencontre des soldats partout,

Des gardes, des postes, des patrouilles,
Une corvée avec des fourgons.

QUATRIÈME HOMME

On ne peut pas avaler un verre
Dans les cabarets, près du canal,
Sans qu'il vous arrive douze casques :
« Déguerpissez ! ou je vous arrête !
Ordre du général ! » Et tu pars !

L'ADOLESCENT

Ils demandent qu'on les salue
Quand ils ont plus de deux galons.

DEUXIÈME HOMME

Et le grand théâtre est fermé
Depuis dix mois qu'ils sont ici.

CINQUIÈME HOMME

Eux ne s'ennuient pas ! Ils ont des bouges,
Des femmes, avec leur tête en plâtre,
Leurs yeux fumés, leurs lèvres rougies,
Y viennent les arroser d'ordures.

LE GROS HOMME, solennel.

Un morceau de la ville est perdu,
Perdu pour jamais, je vous le dis :
Les maisons, les cafés, les jardins,
Tout n'est plus que le lit d'une armée.

Il boit.

JEAN, à mi-voix

Quand les derniers volets se ferment,
On rencontre des femmes riches
Qui courent, en rasant les murs,
A des rendez-vous d'officiers.

Plus bas encore, à un voisin.

On dit que la femme du maire...

CINQUIÈME HOMME, ricanant

Pour venger leurs fils qui périrent,
Elles s'en font refaire d'autres
Par ceux qui les leur ont tués !

LE GROS HOMME

Un morceau de ville est perdu,
Et tout le reste tourne à l'aigre.

Il boit

CINQUIÈME HOMME

Maintenant j'ai froid dans les rues
Je marche en clignant des paupières,
Et je regarde obliquement,
Comme mon chien qui craint la trique.

DEUXIÈME HOMME

On a tort de se tourmenter !
Tant pis pour le quartier La Tour !

Le quatrième homme fait un geste de protestation.

TROISIÈME HOMME, tapant sur la table.

Et la fête d'après-demain ?
Je dis que c'est une sottise.
Ils ont installé des manèges,
Des tirs, des bals, je ne sais quoi !
Vous croyez que je vais monter
Sur les mêmes chevaux de bois
Que ces bandits en uniforme ?

LE GROS HOMME

Permettez-moi de vous le dire,
Mon cher, vous n'y comprenez rien.

S'exaltant.

Ça et les fusils...

DEUXIÈME HOMME, vivement.

Tais-toi donc !

LE GROS HOMME, continuant.

...C'est une affaire magnifique !

Court silence intrigué. Le deuxième et le cinquième homme paraissent gênés, et cherchent une diversion.

CINQUIÈME HOMME

Moi, ce vin-là me fait pitié !

Il boit.

DEUXIÈME HOMME, levant son verre.

C'est aujourd'hui, la grande fête.

Il verse du vin.

TROISIÈME HOMME

Peut-on sortir, je vous demande,
Le dimanche, avec ses enfants ?

PREMIER HOMME, à qui le deuxième vient de verser un plein verre.

Du vin qui coule dans ma manche !

Entre la servante.

TROISIÈME HOMME

Il n'y a plus jamais de foule.

Le cinquième verse du vin à la ronde.

QUATRIÈME HOMME

Le quartier La Tour, je l'aimais;
Et pas seulement pour les filles !

DEUXIÈME HOMME, à la servante.

Tu sais ! Il faut que tu me fouilles.

CINQUIÈME HOMME, tendant son verre.

Qu'on m'arrose, et j'aurai des feuilles !

DEUXIÈME HOMME

Eh bien ! Fouille !

Rasades générales

CINQUIÈME HOMME, criant.

Quatre futailles !
Marguerite ! Trois cents bouteilles !

PREMIER HOMME, presque ivre.

Mille bouteilles !

TROISIÈME HOMME

Trente mille !
Autant qu'il y a d'ennemis,
Que je leur casse le système !

La servante sort.

*Dans un mouvement très rapide.*

QUATRIÈME HOMME, un peu ivre.

Le quartier La Tour, en semaine !
Ah ! Il fallait s'y promener !

DEUXIÈME HOMME

Comme c'est beau d'être nous !

TROISIÈME HOMME, au gros homme.

Allez ! Bois donc ! Mal nourri !

LE GROS HOMME, très aviné.

Je suis mou comme de la pâte.

TROISIÈME HOMME, hurlant.

Courage ! Mets-toi debout !

LE GROS HOMME, debout, levant ses bras courts.

Meurtre ! Massacre ! Carnage !

Du sang ! des mares ! des lacs !
Je veux faire de la barque,

Plus fort.

Je veux pêcher à la ligne
Dans le sang qu'ils vomiront !

La servante revient avec des bouteilles.

PREMIER HOMME, à la servante.

Du marc !

QUATRIÈME HOMME, à la servante qu'il agace.

Oh ! ces choses rondes,
Comme il doit y faire chaud !

LE GROS HOMME, hurlant.

Je suis debout !

JEAN

Marcel ! Chante !

LE GROS HOMME, même jeu.

Les fusils ! On les achète !

DEUXIÈME HOMME, le rasseyant.

Tais-toi donc, canaille !

TROISIÈME HOMME

Chut !

LE GROS HOMME, se relevant.

Le maire prépare un coup,
Un coup des plus...

DEUXIÈME HOMME, le rasseyant.

Abruti !

Tais-toi !

JEAN

Marcel va chanter.

VOIX DIVERSES, très vite.

— La complainte des Pucelles !
— Oui !
— Oh ! non !
— Si !
— C'est très bien !
Allez ! Marcel !
— Non !
— La ronde !
— Tout à l'heure !
— Assez, crécelle !
— Non ! « La meunière ! »
— Imbécile !

MARCEL, debout, entonne d'une voix incertaine.

« Trois pucelles au marché...

VOIX DIVERSES

— Non !
— Autre chose !
— Marcel !
La chanson du Bouc !
— C'est ça,
Ronde du bouc !

MARCEL, même jeu.

« Trois pucelles... »

VOIX DIVERSES, s'unissant.

— La ronde !
— Tous ! Tous !
— Mais si !

Ils se lèvent, titubent, renversent des chaises, se prennent les mains pour une ronde

— Marcel, ta main !
— Je suis saoul !
— Marcel... d'abord...
— Chante seul,
— Je chante aussi !

— Je la sais

— Nous la savons tous !

— Tous ! Tous !

— On la sait depuis mille ans !

LE GROS HOMME

Ça fait mal aux ennemis
D'entendre le Chant du Bouc...

VOIX DIVERSES

— C'est le plus vieux chant du monde !
— Le père Adam l'a chanté !
— Lève-toi... Prends-lui la main !

Ils commencent à chanter. Voix éraillées et discordantes. Marcel donne le ton.

« Tu ne tueras pas le Bouc
Dans la cour... »

VOIX DIVERSES

— Ce n'est pas ça.

— Si !

— Vieux fou !

— Taisez-vous !

— On recommence !

Au début une ou deux voix, hésitantes. Puis les autres suivent. Toutes

les voix se raffermissent. La ronde tourne. On tape du pied. Beaucoup de bruit, mais avec un ordre, une harmonie croissants. De la lenteur, de l'ampleur. Quelque chose de primitif et de religieux, comme une orgie rituelle.

Chanté.

« Tu ne tueras pas le Bouc
Dans la cour !
Tu boiras le sang du Bouc
A ton tour !
Tu ne tueras pas le Bouc ! » (1)

Des cris jaillissent après le couplet.

— Mort aux mangeurs de chenilles !
— Hou !
— S'ils viennent m'ennuyer
Je leur coupe les oreilles !
— La suite !
— Le chant du Bouc !

Chanté.

« Pendras la corne du Bouc
A ton cou;
Et boiras le sang du Bouc
Quand il coule.

(1) On trouvera la musique de ce chant page 218.

Tu mettras le gras du Bouc
Sur ta roue;
Danseras autour du Bouc
Tout un jour ! »

Cris, comme plus haut
Très vite.

— Mort aux mangeurs de chenilles !
— Je renverse des bouteilles !
— Tant pis !
— Mort aux habits verts !
— Ne vous lâchez pas les mains?
— Allez !
— Marcel !
— Recommence !

Chanté.

« Danseras autour du Bouc
Tout un jour !
Que la ronde autour du Bouc
Soit la roue !

La moitié du chœur.

« Vous aurez le cœur du Bouc
Avec vous ! »

L'autre moitié.

« Vous aurez le sang du Bouc
Dans la bouche ! »

Tous, très large.

« Nous avons tué le Bouc. »

Soudain la porte s'ouvre. Et trois soldats, deux fantassins, un artilleur, de l'armée d'occupation entrent lentement, traînant les pieds, le képi sur l'oreille, les mains dans les poches de leurs tuniques vertes, l'air insolent et gouailleur. Silence brusque. La ronde se défait, les mains tombent. Les hommes de la ville restent immobiles et effarés. Puis ils se tassent, petit à petit, sans mot dire.

## *SCÈNE CINQUIÈME*

LES MÊMES, LES TROIS SOLDATS, après un long silence.

PREMIER SOLDAT, artilleur, gouaillant.

Hein ! On n'a pas l'air de pleurer, ici !
Voilà des bourgeois qui ne sont pas tristes !
Sauf erreur, j'appelle ça de la joie !

DEUXIÈME SOLDAT, à mi-voix.

On sent qu'ils n'ont pas manœuvré quinze heures,
Et qu'ils n'ont pas Hans comme colonel.

PREMIER SOLDAT, voix dure

Marguerite ! Allons !

DEUXIÈME SOLDAT, ironique, lourdement.

Ne vous gênez pas !
Chantez et dansez ! Ça nous fera rire.

PREMIER SOLDAT, violent.

Marguerite !

DEUXIÈME SOLDAT, ricanant

Elle est avec un bourgeois
Qui l'aide là-haut à chauffer son lit.

La servante paraît

LES SOLDATS

Ah ! Enfin !

LE DEUXIÈME HOMME DE LA VILLE
Arrêtant la servante au passage, à voix basse.

Dis-nous ce que l'on te doit.

LA SERVANTE, bas.

Vous ne partez pas, bien sûr, tout de suite ?

PREMIER SOLDAT, ton impatient.

Marguerite !

LA SERVANTE, sans bouger.

Bon !

DEUXIÈME SOLDAT

Prenez votre temps !
Nous ne sommes là que pour vous attendre.

LA SERVANTE, va vers eux, et, agacée, très vite.

Je viens, je viens !
Ne criez pas !
La table est libre,
Vous voyez bien !

PREMIER SOLDAT, d'un air supérieur.

Soit !

LA SERVANTE, même ton, déplace une table.

Un instant !
Et je la pousse
Contre le mur.

DEUXIÈME HOMME DE LA VILLE

Marguerite !

LA SERVANTE, de loin, entendue par tous.

Quoi ? Vous ne partez pas ?
Restez !

DEUXIÈME HOMME, de loin aussi.

Tiens l'argent !

LA SERVANTE, très haut, essuyant la table.

Que vous êtes bêtes !
Restez ! Je vous dis !
Restez là ! chez vous !

PREMIER SOLDAT, suffisant.

Nous sommes venus, ma fille, pour boire.

LA SERVANTE, vient vers les soldats.

J'écoute.

PREMIER SOLDAT

Il nous faut trois cruchons de bière.

Les bourgeois font un mouvement pour se retirer.

LA SERVANTE, ton navré.

Vous partez ? Je cours vous chercher des sous !

Elle sort. Long silence.

PREMIER SOLDAT, parlant aux deux autres, mais assez haut pour être entendu des bourgeois.

Hein ! Comme l'aspect d'un sabre dessaoule !
Ces messieurs, tantôt, cassaient la vaisselle;

Il montre des débris à terre.

Ils dansaient en rond !

LA SERVANTE, rendant la monnaie au deuxième homme.

Vingt ! Trente !..

DEUXIÈME SOLDAT

Ils dansaient !

Les hommes de la ville partent l'un après l'autre, par la porte de gauche.

VOIX DE LEUR GROUPE, contenues

— Les bandits !

— Tais-toi !

— Mon pauvre Marcel !

LES SOLDATS, affectant une hilarité énorme.

Ils dansaient !

VOIX DU GROUPE, qui s'éloigne.

Un soir où nous étions seuls !

LES SOLDATS, s'esclaffant.

Ils dansaient !

VOIX DU GROUPE

— Un soir sans eux !

— Rien qu'un soir !

LA VOIX DU GROS HOMME

Les fusils ! Ah ! Les fusils !

LES SOLDATS, même jeu.

Ils dansaient !

## *SCÈNE SIXIÈME*

LES SOLDATS seuls, LA SERVANTE

La servante revient, et range les tables dans les différents coins de la pièce.

PREMIER SOLDAT

On ne les voit plus, ma foi !

DEUXIÈME SOLDAT, simulant la surprise.

Par où se sont-ils sauvés ?

TROISIÈME SOLDAT, même jeu.

Par la porte ?

DEUXIÈME SOLDAT, même jeu.

Par un trou ?

PREMIER SOLDAT, même jeu.

Par les fentes du plancher?

DEUXIÈME SOLDAT.

J'ai bien ri ! Comme ils dansaient !

Ils s'esclaffent et boivent.

PREMIER SOLDAT, ton supérieur.

Eh ! dites-donc, Marguerite,
Quelle était cette chanson?

Silence.

Je vous parle, Marguerite.
Que chantaient donc ces ivrognes?

LA SERVANTE, sèchement.

De qui voulez-vous parler?

Elle s'en va.

SECOND SOLDAT, au troisième.

Tu peux dire que j'ai ri !
Mon vieux ! Même une guérite
Se serait tenu le ventre.

Bref silence.

PREMIER SOLDAT, très digne.

Cette bière est à vomir.

SECOND SOLDAT, au troisième qui se tâte le pied et fait la moue.

Quelle grimace !

TROISIÈME SOLDAT

Le soulier entre
Ici, dans la chair du talon gauche.
A chaque pas, c'est un coup de scie

PREMIER SOLDAT

Marguerite !

TROISIÈME SOLDAT

...Et puis, quand je m'assieds,
Il s'allume un charbon sous ma peau !

SECOND SOLDAT

Moi, mon cher, c'est une ampoule.
Elle est petite... petite !

TROISIÈME SOLDAT

Je dis que le colonel est fou !
Il nous mène dans des fondrières,
Et l'on revient par le grand détour...
...Pourquoi ? Je voudrais savoir pourquoi ?

SECOND SOLDAT

La guerre est finie. On est en paix.
Alors, pourquoi fatiguer les hommes?

TROISIÈME SOLDAT

L'autre, avant, c'était un bon vieux père.
Mais lui, je lui mangerais les yeux !
Quelle marche ! Les plus durs bavaient.
En revenant, il voulait qu'on chante.
Mais on n'a pas chanté, hein? personne !
Ils nous criaient de lever la tête,
Mais on la baissait encore plus;
Et les pieds traînaient dans la poussière;
On les entrait comme des charrues,
Et tant de poussière montait des bottes,
Qu'on avait de la boue à la langue
Et qu'on toussait à cracher son cœur.

Entrent deux autres fantassins.

## *SCÈNE SEPTIÈME*

LES MÊMES, LES DEUX ARRIVANTS
*quatrième* et *cinquième.*

PREMIER SOLDAT, aux arrivants,

Ah ! vous voilà donc, vous autres !

On vous a laissés sortir.
Hein? ce poste de la porte !

TROISIÈME SOLDAT

Qu'on me dise à quoi ça sert !
Un camp ! Aux portes d'un camp

QUATRIÈME SOLDAT, détaché.

Peuh ! ils veulent
Qu'on soit beau,
Qu'on ait l'air
D'être heureux;
Qu'on étonne
Les marmots,
Et qu'on plaise
Aux grand'mères !

CINQUIÈME SOLDAT, s'asseyant

On serait mieux autre part
Moi je me fais vieux, ici.
Voilà des mois et des mois
Qu'ils nous y laissent, ici !

DEUXIÈME SOLDAT

Comme ça passe, quand même !

CINQUIÈME SOLDAT, au quatrième

Toi, tu te souviens de chez nous encore?

Silence.

Moi j'arrive à peine à m'en souvenir.
Je ne revois pas même la maison.
Je me dis parfois : « Tu es né en marche,
Mon vieux ! avec un sabre et des boutons ! »

PREMIER SOLDAT un peu attendri.

Moi c'est pareil. Je me figure
Que la guerre est ancienne, ancienne...
Qu'elle est vieille comme le monde,
Et que les roues de nos canons
Enfonçaient déjà dans la boue
Au commencement du Déluge.

CINQUIÈME SOLDAT

Et quelle ville ! Pas de femmes !

PREMIER SOLDAT

Tu trouves ça, toi ! Pas de femmes?

CINQUIÈME SOLDAT

Je voulais dire : pas pour nous.
Car il y en a, des femmes, de belles femmes;

Elles n'ont pas les yeux du tout comme les nôtres;
Elles ont de grands yeux qui ne regardent pas.

PREMIER SOLDAT, à Marguerite qui est revenue (ton assez doux).

Il nous faudrait encore une cruche !

CINQUIÈME SOLDAT, continuant.

Leurs yeux
Vous fixent comme si vous étiez transparents
Et qu'elles regardaient quelque chose derrière.

PREMIER SOLDAT, à mi-voix.

On dit qu'elles sont forcenées;
Un seul baiser d'elles te broie;
Et quand un amant les embrasse,
S'il les presse sur sa poitrine
Et s'il les regarde longtemps,
Comme ça, dans les yeux, on dit
Qu'elles se trouvent mal de joie !

CINQUIÈME SOLDAT, ton du récit, lent et pénétre.

Pas plus tard qu'hier, j'ai passé
Dans la rue Haute de la Halle;
Il faisait nuit, et il pleuvait.

Il y avait une fenêtre
Où le volet était ouvert;
J'ai regardé par les rideaux :
Des rideaux minces, fins, plus fins
Que la toile d'une araignée.
J'ai vu le dedans d'une chambre
Vous savez ! J'en étais malade,
Tellement c'est beau ! Tellement
C'est une douceur de le voir !

Un silence.

Moi, je vous dis, pour coucher là,
Pour avoir sur moi ces dentelles
Tout le temps que je dormirais,
Et pour avoir cette lumière
Qui brûlerait toute la nuit;
Et qu'alors une de leurs femmes,
Les bras nus et les seins tremblants,
Vienne sans bruit, à petits pas,
Me réveiller avec ses lèvres,
Je veux bien après qu'on me flanque
Douze balles quand on voudra.

Moment de silence; ils boivent et méditent.

QUATRIÈME SOLDAT, dégagé

Ne vous désolez pas !

Après-demain, la fête !
On pincera les filles
Sur les chevaux de bois !

TROISIÈME SOLDAT, d'un ton de mauvaise humeur.

La fête, comptez-y !
Nous serons consignés.

VOIX, indignées.

Consignés ? Quoi ? Ça non !
Sale oiseau de malheur !

TROISIÈME SOLDAT

Que les autres soient libres,
Ça se peut...

Une pause.

Je parie
Que le petit père Hans
Nous conduit en manœuvre.

Brouhaha d'indignation. Têtes secouées avec énergie.
Entrent *quatre cavaliers.* Tenue analogue à celle des Hussards.

## SCÈNE HUITIÈME

### LES MÊMES, LES QUATRE CAVALIERS

LES CAVALIERS, en entrant.

Bonjour ! Bonjour ! Marguerite !

VOIX DE MARGUERITE

Voilà !

Silence. Marguerite arrive.

PREMIER CAVALIER. Tous s'assoient à une des tables libres à droite.

De la bière !

Un silence.

DEUXIÈME CAVALIER, il porte deux galons au bra

On dit qu'on marche demain.

Sursaut des fantassins.

DEUXIÈME FANTASSIN

On marche demain? Pas vrai? C'est pour rire?

DEUXIÈME CAVALIER

Vous avez bien peur. Moi, ça me repose,
Une promenade avant le repas.

On part le matin. Juste un brin de jour;
Un petit vent frais comme un bol de cidre.

QUATRIÈME CAVALIER, ton apitoyé, au deuxième.

Il faut dire, vieux ! qu'on a nos chevaux.
Pour eux, tu comprends, c'est tout autre chose !

Silence gêné. La servante apporte la bière.

DEUXIÈME CAVALIER

Quelle idée aussi d'être fantassin !

DEUXIÈME FANTASSIN, aigre.

Il en faut.

DEUXIÈME CAVALIER, goguenard.

Bien sûr qu'il en faut, bien sûr !

Au quatrième cavalier.

Tous ces gros cailloux qui sont sur les routes,
Dis-toi que si les fantassins
N'étaient pas là pour les broyer,
Les piler avec leurs deux pieds,
Les moudre sous leurs grands souliers,
Dis-toi que nos pauvres chevaux
Y buteraient cent fois par heure.
Il faut avoir de la pitié :

D'un ton geignard.

Ça leur ferait mal à ces bêtes !

VOIX DES FANTASSINS, furieuses.

Assez ! Assez ! Tais-toi !
Mets-lui ça dans la bouche !
Il se moque de nous !

DEUXIÈME CAVALIER, riant.

Ah ! Tu t'en aperçois !

Silence hostile.

TROISIÈME FANTASSIN, voix agressive.

Ce que je trouve de plus dur
Dans ce métier que nous faisons,
Moi, ce n'est pas de manger mal,
De dormir sur un sac de toile,
Tous en tas, comme des cochons;
De se lever quand il fait nuit
Et de suer quand il fait jour;
D'avoir au dos un sac trop lourd
Ni trop de boue à ses talons :
C'est de saluer dans la rue
Un cavalier à deux galons !

GROUPE DES CAVALIERS

Quoi ? Vous entendez ? Il dit ?

GROUPE DES FANTASSINS

Bien parlé ! Très bien parlé !
Un discours comme il en faut !

GROUPE DES CAVALIERS

Hein ? Tu nous cherches querelle ?

GROUPE DES FANTASSINS

C'est envoyé dans les règles !

GROUPE DES CAVALIERS

Quel aplomb !

GROUPE DES FANTASSINS

Ça devrait être
Imprimé sur les journaux.

GROUPE DES CAVALIERS

Répète un peu, dis ! Répète !
Combien veut-il parier
Qu'on lui tire les oreilles ?

GROUPE DES FANTASSINS

Vous savez ! Nous sommes cinq ?

GROUPE DES CAVALIERS

Après, quand vous seriez douze !

Trois fantassins se lèvent menaçants.

DEUXIÈME CAVALIER

C'est ça ! Mettez-vous debout
Qu'on vous aperçoive un peu !
Tous ces pauvres fantassins,
Ils sont tellement petits...
Quand ils marchent dans les prés,
Je les confonds avec l'herbe !

Tout le monde se lève. Tumulte. On dégaîne.

La porte s'ouvre. Entrent deux hommes de la ville et une femme, tous trois jeunes et correctement vêtus. Voyant le tumulte, qui d'ailleurs cesse brusquement, la femme a hésité et reculé. Puis elle est entrée au bras de l'un des hommes.

## *SCÈNE NEUVIÈME*

LES MÊMES, LES NOUVEAUX ARRIVANTS.

VOIX DES SOLDATS, se chuchotant les uns aux autres.

— Chut !

— Taisez-vous !

— Pas devant eux !

— Rentre ça, brute !

— Asseyez-vous !

Court silence... Ils reprennent leurs places.

UN FANTASSIN, même ton.

C'est de leur faute aussi !

UN AUTRE

Bien sûr

Pourquoi font-ils les insolents ?

Les trois civils, un peu hésitants, s'assoient à une table, à gauche de la porte.

QUATRIÈME CAVALIER, à un fantassin.

Vous voulez nous manger les yeux,
Pour une blague !

LE DEUXIÈME CAVALIER, à mi-voix.

Taisez-vous !

Long silence. Propos à voix basse aux trois tables. La jeune femme semble inquiète.
Les cavaliers et les fantassins se rapprochent. On pousse un peu les tables l'une vers l'autre.

DEUXIÈME CAVALIER, au troisième fantassin, à voix haute.

Hé ! Barbu ! Apporte ton verre.
On va trinquer, pas?

Plus bas.

Sans rancune !

Haut.

On va trinquer à ton pays.

Ils trinquent.

LE TROISIÈME FANTASSIN

Au tien, mon vieux !

QUATRIÈME CAVALIER

Quoi ! C'est le même !

Long silence. La servante prend les ordres des trois civils, le tout à voix basse.

DEUXIÈME CAVALIER, à tous les soldats, très haut.

Nous avons travaillé, messieurs. Buvons un coup !

Il boit.

Je m'y connais ! C'était une belle manœuvre.

Continuant, d'une voix « distinguée ».

Oh ! le sol... très mauvais... Messieurs ! Que voulez-vous !
Il pleut dans « ce » pays, quatre fois par semaine.

Les trois civils prêtent l'oreille.

Le sol était mauvais et nous avons marché.

Les soldats l'écoutent avec déférence.

Et même, à ce propos, messieurs, permettez-moi
D'adresser un hommage à notre infanterie.

Murmure approbateu

Elle a fait cette étape bœuf... en se jouant

VOIX DES SOLDATS

Très bien ! Très bien !

LE DEUXIÈME CAVALIER, continuant.

Je bois à ces troupes d'élite !

Rasades, murmures approbateurs.

Et je dis, épaté d'une telle endurance :
« Ces gens-là, ce n'est pas de la chair, c'est du bronze ! »

Bravos discrets. On lorgne les civils.

TROISIÈME FANTASSIN, courtois.

Les cavaliers non plus ne marchaient pas trop mal !
J'étais couché dans un champ d'orge, et je vous jure
Que ça m'a étranglé l'haleine dans la gorge
Quand vos dix escadrons ont chargé sabre au clair !

Murmures.

DEUXIÈME CAVALIER, se levant.

Je bois au général en chef,
A ce tacticien superbe,
A cet homme dont... dont le cœur...
Est un vrai père pour les troupes.

Il se rassoit, un peu démonté. Mais brouhaha approbatif. On lorgne les civils.

QUATRIÈME CAVALIER
Mélancolique.

Il n'y a qu'un malheur, messieurs,
C'est que tout ça soit de la frime.
Je le sais; la charge était belle,
Mais on ne crevait que le vent.

Voix plus âpre.

Les chevaux ne trottaient pas mal,
Mais leurs sabots tapaient la boue
Au lieu de piétiner des ventres;
Et quoi de plus bête qu'un sabre
Qui n'a pas de la viande au bout?

Légers signes d'irritation chez les civils. Silence anxieux.

PREMIER FANTASSIN

Il a raison! C'est dommage
D'user sa force à casser
La figure du brouillard.

QUATRIÈME CAVALIER

Moi, ça me ferait plaisir
De me battre pour de bon.

VOIX DIVERSES

Un de ces combats d'un jour !
— Ou même un petit massacre.

TROISIÈME FANTASSIN, très haut.

Au total nous en sommes réduits
A massacrer la vertu des filles...

Gros rires.

QUATRIÈME CAVALIER

Je n'osais pas le dire !

TROISIÈME FANTASSIN, lui tapant sur la cuisse.

Farceur !

DEUXIÈME CAVALIER

Pour ça nous aurions tort de nous plaindre !

Gros rires.

VOIX DIVERSES, entrecoupées de rires.

— Oui, les choses marchent assez bien !

— Ici, les maris sont un peu sourds...
— Quand ils dorment, rien ne les réveille.

CINQUIÈME FANTASSIN

Avouez qu'on a peu de mérite !
Toutes les femmes sont si faciles.

La jeune femme fait des gestes d'irritation.

QUATRIÈME CAVALIER

Il paraît que la femme du maire,
Vous savez... cette brune... jolie...
Fait de l'œil à notre général.

Rires.

LA JEUNE FEMME, haut à ses compagnons

Allez donc gifler ces voyous !

Les soldats ont entendu. Ils se regardent d'un air satisfait. Long silence.

TROISIÈME FANTASSIN

D'une voix changée et sournoise.

L'an dernier, à pareille époque,
Qui se rappelle où nous étions ?

Court silence.

VOIX MÊLÉES.

— A Grossac !
— Non !
— A Clive ?

TROISIÈME FANTASSIN, souriant.

Non.

VOIX

A la Marenne ? Au Blanc-Chapel ?

TROISIÈME FANTASSIN, doctoral.

Oui, nous étions au Blanc-Chapel.

Silence.

Quelle victoire ! En moins d'une heure
On leur a pris trente canons !
Et des drapeaux ! De quoi s'en faire
Des caleçons jusqu'à sa mort.

Rire des soldats, vite arrêté. Un des deux civils a failli se lever, puis est resté assis, d'un air de contrainte violente. Ses mains tremblent. Il saisit un verre et le casse contre le sol avec rage. Le soldat reprend d'une voix âpre.

On en a bien tué trois mille !

VOIX DES SOLDATS, ricanant.

— Et les manchots !
— Et les boiteux
— Et tous les nez que j'ai coupés,
Vlan ! comme ça !

TROISIÈME FANTASSIN, au deuxième fantassin.
La voix monte d'un vers à l'autre.

Tu te souviens?
Quand on entrait dans les villages?
Les canards se sauvaient d'abord,
Sans trop se presser. Puis les chèvres,
L'une après l'autre, un peu plus vite;
Puis les poules, plus vite encore;
Puis les cochons, au grand galop;
Puis les femmes et les marmots
Bien plus vite que les cochons;

A pleine voix.

Puis les hommes ! les hommes donc !
Plus vite encore que les femmes !

Silence. Les soldats n'osent pas rire ; la table des civils s'agite sourdement. L'un des hommes essaye de retenir l'autre. La femme maintenant a peur.

CINQUIÈME FANTASSIN

D'une voix passionnée, qui s'amplifie jusqu'à la fin.

Ce dont je me souviens le mieux,

Ce qui restera dans ma tête
Aussi longtemps que je vivrai,
Même si je vivais plus vieux
Que le père Mathusalem,

*Il se tourne à demi vers les civils :*

Ce que je vois quand j'y repense

*Désignant un de ses voisins :*

Aussi bien que je te vois, toi,

*Se retournant vers les civils :*

C'est l'entrée, ici, dans la ville,
Le lendemain de la victoire.
Nous marchions après les musiques.
Tu te souviens? J'étais premier du premier rang.
C'était une armée qui écrasait une ville,
Et c'était de mon pas, à moi, qu'on l'écrasait !

Tu t'en souviens? A l'heure où le soleil se couche,
L'armée entra dans la ville, derrière nous.

Devant nous s'enfuyait la plus grande rue.
Les maisons avaient l'air plus hautes que le jour;
Tu voyais des monuments, avec des colonnes,
De gros arbres, où il poussait encor des feuilles,

*Écartant les bras*

Et, sur la chaussée, en plein milieu, tout debout,
Des becs de gaz ayant des branches comme un arbre !

Alors on a senti qu'on était bien content !
Il m'en venait des frissons, et la chair de poule.
Ils avaient tout fermé, les boutiques, les stores,
Les grilles, les volets, les loquets, les verrous ;
Les murs étaient bouchés, cachetés, recousus,
Sans un seul trou, sans le passage d'une goutte,
Comme si le Déluge allait recommencer.

Il n'y avait pas deux yeux qui osaient nous voir.
On sentait les gens trembler, à travers les murs.
On se disait : « Si je soulevais les maisons,
Je les trouverais dessous, comme des limaces. »
On se sentait jouir plus après chaque pas.

Il y avait comme une chose résistante
Qu'on fendait avec ses jambes et sa poitrine
Les trente régiments nous pesaient sur les reins.
C'était nous que l'armée entrait comme un couteau !
Et la bête éventrée avait un si bon râle !
Il fallait nous entendre cogner du talon !
Puis la ferraille des artilleurs par derrière !
Les caissons faisaient un écho sur les murailles,
Et des volets claquaient à cause des chevaux.

Un silence ; puis d'une voix tonnante.

C'est alors qu'il y eut un moment plus terrible.

Il se lève.

Car le chef des clairons qui était devant nous
A levé son clairon comme ça, sur sa tête.

Il lève le bras.

Tous les clairons ont mis l'embouchure à la bouche;
Et, soudain, quand le chef a rabaissé son bras,

Il baisse le bras.

Les cent clairons ont éclaté comme une bombe!
Ils faisaient tant de bruit que nous fermions nos yeux.
Ce bruit-là, on sentait qu'il brûlait les façades,
Il mangeait les verrous, les portes et les murs;
Même ceux qui s'étaient cachés au fond des caves,
Il les trouvait; et, comme un seau de vitriol,
Il leur mordait leurs joues qu'avait durcies la peur!

D'un brusque élan tout le monde s'est mis debout, civils et soldats. Silence farouche. Les regards fixes se défient. Pas un geste.

*Rideau.*

FIN DE L'ACTE PREMIER

# ACTE II

—

Dans le camp. L'intérieur de la tente du général en chef. Tente très vaste. Un piquet central. Une sortie vers le fond, à gauche. Un peu à droite, en avant, une table chargée de cartes et de papiers. Vers le fond, à droite, un lit de camp. Des chaises, des bancs. Quelques ornements militaires sur les parois (armes, cartes).

## *SCÈNE PREMIÈRE*

LE GÉNÉRAL, L'ASSEMBLÉE DES OFFICIERS,
LE SOLDAT, *ordonnance du général.*

Le général est debout près de sa table. Les officiers, au nombre d'une vingtaine, sont assis, ou debout, et remplissent le fond de la tente. Au début leur attitude doit paraître nonchalante, et presque sans-gêne. Légers murmures de conversations particulières.

LE GÉNÉRAL

Commence, d'un ton brusque et raide après un silence.

Messieurs ! Je suis très mécontent.

Un grand silence s'établit.

Je vous ai fait tous appeler
Dans le dessein de vous le dire.

*A son ordonnance, d'un ton rude.*

Fermez la portière, là-bas.

*Le soldat obéit et rabat une sorte de portière.*

Les choses ne se passent pas
Comme je l'entends, et l'ordonne.
Chaque jour vaut moins que la veille.

*Il saisit un papier.*

J'ai lu le rapport, ce matin.
Il m'a navré le cœur, messieurs.

*Petit silence. Très rude.*

Mes paroles donnent à rire?
On veut des actes? J'agirai.

*Il tourne des feuilles. Silence inquiet. Il s'adresse à un officier assis à gauche.*

Vous, commandant, répondez-moi.
Lundi, vous étiez de service.
Savez-vous au moins combien d'hommes
Ne sont pas rentrés à l'appel?

LE COMMANDANT, *homme bedonnant, très embarrassé.*

Mais... mon général... je suppose...

LE GÉNÉRAL, s'irritant

Allons ! Bégayez ! Bafouillez !
Pas de zèle ! Ça fait maigrir.

LE COMMANDANT

Mon général... Vous tiendrez compte
De la difficulté réelle...

LE GÉNÉRAL, coupant.

C'est bon ! Je vais vous renseigner.
Il a manqué cent quarante hommes.

Léger murmure.

Oh ! leur peau ne m'inquiète guère ;
Je ne tremble pas qu'ils s'enrhument ;
Mais pas un ne doit découcher.

Un silence. Il tourne de nouvelles feuilles.

La patrouille numéro six
A ramassé quatre artilleurs,
Ivre-morts, dans un cabaret.
On les a portés en civière.
Un soldat encore inconnu
A pris de force une servante

Dans la ruelle Lempereur.
La petite est à l'hôpital.
Capitaine Wilhelm !

LE CAPITAINE, sortant des rangs.

C'est moi.

LE GÉNÉRAL

Ah ! c'est vous ! je vous félicite.
Rien que dans votre compagnie
Sept manquants à l'appel du soir,
Trois en cellule pour ivresse,
Une rixe avec sang versé;
Un soldat frappe un caporal
D'un coup de crosse à la poitrine.
Prenez mes ordres, capitaine.
Vous garderez huit jours la tente.

Il ajoute, sans insister:

Le soldat sera fusillé.

Un silence.

Je suis mécontent de vous tous.
La troupe se compromet avec la ville;
Les estaminets sont farcis de soldats;
J'ai vu des groupes visqueux autour des tables,

Des jeux de cartes, de longues saouleries.
Les ouvriers, les petits marchands, les filles
Font avec les soldats des mélanges troubles.
Une foule, coude à coude, bouche à bouche,
Fermente, suinte et coule par les ruelles.
Le soleil d'ici, qui peut plus que le nôtre,
Réchauffe et favorise les pourritures.
N'oublions pas que nous sommes
Une armée dans sa conquête.
Nous avons « pris » cette ville.
Notre invasion s'arrête
Sans descendre de cheval.

Une pause.

Nous devons peser du talon sur la ville,
Et non pas nous y fourrer jusqu'au genou.
Elle vous tire tous, elle vous avale,
Vous aussi !

Il marche de long en large.

Trop de soupers au cabaret !
Trop d'aventures ! Trop d'histoires de femmes !

Murmures. Il s'arrête brusquement,
face au groupe ; ton ironique et dur.

Le général a de l'audace !
Comme il fouille dans vos affaires !
Retournez à vos rendez-vous ;

Restez maîtres de vos loisirs !

*Il se remet à marcher.*

Mais j'exigerai du service.
Nous ferons des marches de nuit ;
Nous irons voir à quinze lieues
Luire l'étoile du berger.

Le camp vous dégoûte, peut-être ?

*Il s'arrête, face au groupe.*

Vous croyez que moi, ça m'amuse ?

*Un silence.*

Oh ! ça manque de restaurants,
De cafés-concerts et de femmes !
Nous sommes bien du même avis.
Mais moi, je connais mon devoir,
Je le fais, et je me résigne.

*Se remet à marcher.*

Et puis j'ai tort de dire ça.
Un camp, c'est peut-être plus beau
Que toutes les villes du monde.
Ça n'est pas empêtré de murs
Comme vos villes en moellons.
C'est toujours posé sur la terre,
Sans y coller, et prêt au bond,
Comme le chat sur un tapis.

*Il s'arrête et étend le bras.*

Voyons ! En ce moment, vous autres,
Vous ne sentez pas qu'il est là ?

Un silence.

Même la nuit, lorsque les hommes
Ronflent à douze sous les tentes,
On le sent là, solide et bon !
Mais il faut que ça tienne dur !
Un camp, c'est fait d'hommes soudés,
Un joint cède ? Tout est perdu.

Voix et geste coupants.

Je veux l'obéissance brute.

Un silence, puis

UN OFFICIER, d'un certain âge et fort chamarré, voix insinuante.

J'imagine, mon général...

LE GÉNÉRAL

Se retourne d'une pièce vers l'interrupteur, violent.

Qu'est-ce qui lui prend, celui-là ?

Silence. Il continue plus calme.

Nous sommes des morceaux du camp,
Des pièces dans une machine.

Quand un écrou n'ajuste pas,
Commandant Wœrth, à la ferraille !

Un silence. Il marche.

Je sais qu'après-demain la ville est en fête ;
Des cortèges, des bals, des feux d'artifice...
On en rêve depuis un mois sous les tentes
Les troupes, ce jour-là, seront consignées.
Personne dehors ! Ni les soldats,

Une pause.

Ni vous !

Le commandant Wœrth semble protester auprès d'un voisin. Le général s'arrête, le fixe et, d'une voix dure :

Je répète : ni vous ! commandant !
Ni moi !
Car le temps n'est pas de danser ni de rire.

Plus doux, presque confiant.

Un monstrueux événement
Va sortir du fond de ce peuple...
Je sais... un peu... et je crains... tout.
Il semble qu'un vaste complot...

Il aperçoit au fond deux jeunes officiers qui causent et rient. Il s'interrompt et, brutalement :

Mais j'ai bien tort de pérorer.
Ces messieurs s'en moquent un peu

Du camp, des complots et du reste !

A l'un des lieutenants.

Lieutenant Fritz, que soufflez-vous
A l'oreille du capitaine ?

LE LIEUTENANT, assez piteux.

Vous vous trompez... mon général !

LE GÉNÉRAL, furieux.

Ah ! vous mentez, comme des gosses.
Ce n'est pas moi, c'est le voisin...

Je vous promets une manœuvre
Pour le soir même de la fête :
« Attaque de nuit sur Blaville. »

Silence. Il marche de long en large. Le plus vieux des officiers se lève et prend la parole d'une voix calme et déférente.

LE PLUS VIEUX DES OFFICIERS

Mon général... avec le plus grand respect,
Je demande... la faveur... de dire un mot.

LE GÉNÉRAL

S'est tourné brusquement vers lui ; a eu l'envie de lui couper la parole avec brutalité ; puis semble se raviser.

Soit !

LE PLUS VIEUX DES OFFICIERS

Ton modeste.

Mon général ! Nous vous suivrons partout.
J'obéirai, pour ma part, sans un murmure.
Mais nous ne sommes pas l'armée à nous seuls.
Vous nous laissez entendre qu'un péril couve...
Ne puis-je pas conclure de vos paroles

Plus ferme.

Que nous aurons besoin des hommes,
De leur entrain et de leur zèle?
Je veux croire qu'il serait juste
De les punir après-demain...
Serons-nous... plus justes qu'habiles?

Une pause; voix conciliante.

Ils se conduisent mal... Vais-je le nier?

Plus ferme.

Mais je me souviens de certaines batailles
Où vous connûtes qu'ils se conduisaient bien.
Ils s'en souviennent comme nous,
Mon général, et je suis sûr
Qu'ils trouveraient à la justice
Un visage d'ingratitude.

Il se rassied. Silence inquiet de l'Assemblée. Le général semble en proie à des impulsions contraires, puis, d'une voix agitée :

LE GÉNÉRAL

Vous êtes calmé? C'est tout?
Vous n'avez plus maintenant
D'éloquence sur le cœur?
Vous souffrez que je continue?
Merci!

Plus doucement.

Dans vos raisons, d'ailleurs,
Tout ne me semble pas absurde.

Plus rude.

Mais c'est à moi qu'il appartient

Ironique.

De porter ces graves soucis!
Ne vous inquiétez pas! Je sais
Ce que peuvent penser les troupes,
Et ce que je peux faire, moi.
Je n'ai pas à signer un pacte
Avec des soldats factieux.
Comptez sur leur obéissance.
Ils festoieront, si j'y consens.
Ils marcheront, si je le veux.

Un silence.

La discipline se détend
Beaucoup moins chez eux que chez vous.
C'est vous qui leur donnez ce ton
De nonchalance impertinente.

Un silence. Très sec, et s'arrêtant.

Moi, quand j'étais jeune officier,
Et que le général en chef
Nous honorait d'un entretien,
Savez-vous, lieutenant Crémieux,
Quelle restait notre attitude
Du commencement à la fin?

Un silence. Le lieutenant auquel il s'adresse, assis négligemment au coin d'un banc, tressaille. Le général continue, comme s'il commandait.

Debout !

Le lieutenant se lève, comme s'il venait d'en recevoir l'ordre.

Le corps droit...

Le lieutenant se redresse.

Talons joints...

Le même jeu continue.

Et la main gauche sur l'épée !

Le même jeu continue. Le lieutenant est maintenant dans la position du garde à vous. Le général le regarde, d'un air amer, puis se remet à marcher. Il désigne du geste l'assemblée. Très fort.

On se croirait dans une foire.

Désignant des officiers, voix furieuse.

Vous, assis. Un autre affalé,
Un autre qui s'endort... Allons !

Ton de commandement violent et brusque.

Debout !
Tous ! Hein? J'ai commandé.

Tous se lèvent.

Garde à vous !

Tous se mettent au garde à vous. Grand silence. Puis, très dur.

Lieutenant Wayrin !
Joignez les talons !

Un silence.

Colonel,
Redressez la tête !
Reynal !
La main droite contre la hanche !
Lieutenants Camus et Zwicker,
Les doigts sont trop mous sur l'épée !

Silence terrorisé.

Le corps d'aplomb !
Le regard ferme !
Et plus un souffle !

Il écoute, et fixe les officiers. Tous sont rigides et pâles. — Plus doucement.

Bien !

Un long silence.

Rompez !

Il continue à les fixer du regard. Eux se retirent très rapidement et sans bruit.

## *SCÈNE DEUXIÈME*

LE GÉNÉRAL, UN OFFICIER D'ORDONNANCE, puis LE MAIRE DE LA VILLE

Quand la scène a été vidée, le général s'est assis à sa table, l'air accablé. Il prend des dossiers, et les compulse. Entre l'officier d'ordonnance.

L'OFFICIER, saluant.

Mon général !

Le général lève la tête.

Le Maire de la ville,
Vous fait demander s'il pourrait vous voir

LE GÉNÉRAL, brusque.

Comment? Le Maire? Il est là?

L'OFFICIER

Oui, dans la première tente.

LE GÉNÉRAL, après un instant.

C'est bon ! Dites-lui d'entrer.

L'officier sort. Le général reprend ses papiers. A mi-voix.

État du train... vingt-six...

Entre le maire, homme de quarante ans, de bonne corpulence, d'une dignité simple.

Ah ! C'est vous?

Vous avez besoin de me parler?

LE MAIRE, surpris, mais sans timidité.

Mon général... vous-même, croyais-je...

Il sort une lettre de sa poche.

L'on m'a remis tantôt ce billet...

LE GÉNÉRAL, il montre les paperasses.

Oui... c'est vrai !.. Pardonnez... Tant d'affaires...

Plus ferme.

...Un point qu'il faut éclaircir.

Il lui désigne un siège.

Votre ville, après-demain,
Célèbre une grande fête...

LE MAIRE, courtois.

Une grande fête? Non...
Un vieil usage local.
Les familles se rassemblent;
L'on mange et boit un peu plus;

Et puis, le repas fini,
On va flâner sur le mail.
Des baladins gesticulent;
On lance quelques fusées...

LE GÉNÉRAL, coupant.

Pouvez-vous, monsieur le maire,
Me dire qui vous permet
De célébrer cette fête?

LE MAIRE, interloqué.

Qui?.. Mais?.. Je ne comprends pas.

LE GÉNÉRAL

Bien. Parlons plus clairement.
Sait-on si je l'autorise?

LE MAIRE

Nous n'y songions pas, ma foi.

LE GÉNÉRAL

Et si je l'interdisais?

LE MAIRE, se ressaisissant.

La chose a paru futile.
Quand nous bougeons un pavé,

Ou quand nous plantons un arbre
Dois-je vous en avertir?

Une pause.

Cette humble réjouissance
Ne méritait, semble-t-il...

LE GÉNÉRAL, sèchement.

Monsieur... Épargnez vos phrases
L'armée occupe la ville,
Et je commande l'armée.

Un silence.

Mais j'ai l'air de ne rien voir.
On me prend pour une bête.
J'exècre les gens sournois.

Un silence.

LE MAIRE

Mon général, c'est une fête
Qui se célèbre toute seule.
Si j'essayais de l'interdire,
Personne ne m'écouterait.

LE GÉNÉRAL

N'ayez crainte ! J'ai des moyens
Plus persuasifs que les vôtres.

Que moi j'interdise la fête,
Et je gage d'être entendu.

Un silence. Le général se lève.

Bref, je ne l'interdirai pas.

Un silence.

Je veux que mes soldats s'amusent
Une fois par hasard, un jour...
La vie est morne sous la tente.

Un silence.

Mais je ne veux pas d'incidents.
Vous m'avez compris? Pas un seul
Mes soldats, je vous les confie.
Il ne faut pas qu'on me les saoule !

LE MAIRE

Ne serait-ce point superflu?
Ils savent y pourvoir eux-mêmes.

Le général tout en marchant fait un geste d'irritation. Le maire continue plus fermement.

Et nos femmes n'ont pas besoin
D'inventer des coquetteries
Pour déchaîner leur bienveillance.
Une servante de seize ans
Que nous soignons à l'hôpital
Vous en parlerait mieux que moi.

LE GÉNÉRAL, durement.

Je ne vous ai pas convoqué,
Monsieur, pour avoir vos leçons.

Il va vers sa table.

Expliquez-moi plutôt ceci :

Il prend un papier qu'il consulte.

Un rapport m'apprend
Que depuis un mois,
Par diverses voies,
Et diverses ruses,
Cachés dans les coffres
Des cabriolets,
Mêlés aux bagages
Des fourgons de trains,
Sacs, ballots, colis,
Ou caisses clouées,

Le maire tressaille, sans être aperçu du général.

Quatre cents fusils,

Le maire sourit presque imperceptiblement.

Dix mille cartouches,
Plus des coutelas
Et des revolvers
Sont entrés en ville.

Silence.

Je connais les destinataires;
Ce sont des bourgeois honorables.
Répondez ! Pourquoi s'arment-ils?

Bref silence. Gouailleur.

Ils composent des panoplies?

LE MAIRE, qui a attendu de s'être entièrement ressaisi.

Vous me voyez surpris par cette nouvelle?
Il serait entré plusieurs milliers de balles,
Et quatre cents ! quatre cents fusils de guerre?

LE GÉNÉRAL, ton agacé.

Vous ai-je dit « fusils de guerre »?
Ai-je dit « cartouches à balle »?

LE MAIRE, d'un air de triomphe.

Fusils de chasse? Nous y sommes

LE GÉNÉRAL, encore plus agacé.

Je n'ai pas dit : « Fusils de chasse » !
Dans une caisse confisquée
J'ai trouvé des calibres louches,
Et d'étonnantes chevrotines.
Vous avez des lièvres féroces?

LE MAIRE, très aimable.

Permettez-moi, mon général !...
Chaque année, au seuil de l'automne,
Les châtelains des environs
Organisent de grandes chasses.
Il y a foule d'invités.
Nous tuons le cerf, le chevreuil,
Le sanglier et le renard.

LE GÉNÉRAL, radouci, et curieux

Le cerf ? Le chevreuil ? Malheureux !
Où prenez-vous toutes ces bêtes ?

LE MAIRE

D'abord... au bois de l'Étang-Long...
Vous savez ? la colline, au nord,
Quand on va sur Petit-Erland ?

LE GÉNÉRAL, très radouci

Oui, je l'ai traversé vingt fois...
Je n'ai rencontré que des merles.

LE MAIRE, aussi aimable que possible.

Le gros gibier se fait plus rare,
Depuis la guerre... on le conçoit.

Mais le territoire était riche.
Il en reste.

LE GÉNÉRAL, très intéressé.

Tiens ! vous croyez ?

LE MAIRE, après un petit sourire.

Le bois de l'Étang-Long a dû souffrir.

D'une voix gênée et rapide.

C'est par là qu'on s'est battu, l'an dernier
Avant la reddition de la ville.

La forêt d'Hunain a gardé son peuple.
Lundi matin j'y passais à cheval.
Trois ou quatre cerfs ont fui dans les branches

LE GÉNÉRAL

Qui a beaucoup de peine à dissimuler l'intérêt qu'il prend au récit.

Tiens ! Tiens ! J'ignorais ces petits détails.
Du gibier pareil ! Des cerfs ! Par ici !
Vous ne savez pas quelle est votre chance !

Une pause. Mélancolique.

Chez moi, nous donnions la chasse aux perdreaux,
Un lièvre, monsieur, c'était une aubaine,

Et nous en parlions quinze jours durant !
Même les perdreaux manquaient, à la fin.
On se contentait de tuer des cailles.

Un silence.

Vous aussi, vous êtes chasseur?

LE MAIRE, se laissant aller.

Je n'ai guère d'autre plaisir.

LE GÉNÉRAL, s'animant.

Celui-là console des autres.
Moi, je chasse avec passion,

Un silence.

Quelle joie, au matin, dans l'herbe,
Quand je me postais à l'affût !
Je ne mens pas : mon cœur battait
Comme celui d'une fillette
Qui court au premier rendez-vous.

Et je ne guettais qu'un perdreau,
Mais un cerf ! un chevreuil !

Rêveur.

Bon Dieu !

Une pause.

Le plus suave, c'est l'instant

Où l'on presse sur la gâchette;
On sent le coup avant qu'il parte;

S'animant.

L'âme éclate plus tôt que lui,
Et quand les plombs traversent l'air,
Ils ne font qu'élargir les trous
Que vient d'y percer le désir.

LE MAIRE

Moi, je n'attends jamais assez.
Toute la volonté du monde
Ne me retiendrait pas le doigt.
Si vous saviez combien de pièces...

LE GÉNÉRAL

Et quand la bête est bien visée,
Quelle joie, hein? Le cœur s'arrête!
Avant que volent des plumes,
Avant même que la charge
Ait eu le temps d'arriver,
On est sûr que le coup porte,
On le sent, on se le jure,
On force la main au sort...

Ton pénétré et confidentiel.

Monsieur, j'ai tué des hommes,

Quatre ou cinq, peut-être. Eh bien !...
Ce n'est pas la même chose.

Il cherche. Le maire tressaille et se reprend.

Monsieur ! Un homme, on le tue
Ou de trop loin, par hasard,
Et sans même s'en douter;
Ou de tout près, avec rage.
La main tremble, les dents grincent;
On voudrait lui faire mal.
Quand il s'abat, on jouit.
Mais c'est comme une piqûre
Qui va vous empoisonner.
Tandis que tuer des bêtes...

LE MAIRE, cauteleux.

J'y pense, mon général;
Le jour même de la fête,
Il y aura chasse à courre
Chez le vieux marquis d'Hunain.
Le bois est dans ses domaines.
Voulez-vous être des nôtres?

Plus rond.

Prenez que c'est le marquis,
Lui-même, qui vous invite :
Je suis son meilleur ami.

Silence.

LE GÉNÉRAL, un peu dégrisé.

Votre pensée est courtoise.
Elle me touche et me tente.

Avec un sourire.

Je craindrais que ma présence
Ne fût de trop dans ce bois.
Car je possède peu de titres
A l'estime de vos amis.
Chasse à courre en pays conquis?
Non! J'aurais l'air de traîner
Mes canons derrière moi.

Un silence.

On me hait, c'est naturel.

Long silence. Le maire cherche une inspiration, puis, très prudemment.

LE MAIRE

Le temps adoucit bien des choses...
J'occupe une place commode
Pour voir tourner l'opinion.

LE GÉNÉRAL, d'un ton de bonne humeur.

Et de quel côté tourne-t-elle?

LE MAIRE, plein de précautions.

Ce peuple a besoin d'apaisement.

Nous sommes fatigués de haïr !
Ah ! les rancunes ineffaçables !..
Notre époque s'accroche au bonheur...

LE GÉNÉRAL

Bref ! que prétendez-vous ?

LE MAIRE, plus net.

Le peuple n'attend qu'un signe.

LE GÉNÉRAL, réfléchissant.

Vous m'étonnez fort, monsieur.
Il ne suffit pas d'un an
Pour qu'un pays s'accoutume
Au « bonheur » d'être conquis.
Votre ville nous déteste.
La masse du camp l'écrase.
Je sais qu'il lui prend envie
De le soulever un peu...

LE MAIRE

Je maintiens, mon général,
Que les haines sont calmées.
N'écoutez pas l'aboiement
De quatre ou cinq démagogues.

A nos yeux vous n'êtes point
Des vainqueurs comme les autres;
Nous sortons des mêmes races;
Et c'est moins une conquête...

LE GÉNÉRAL

...Qu'une fête de famille?

LE MAIRE

Mon Dieu ! Si je vous disais
Certain projet que nous fîmes...

LE GÉNÉRAL

J'écoute.

LE MAIRE

Nous méditions
De convier à nos tables,
Entre l'aïeul et l'enfant,
Pour boire à la fin des haines,
Le jour même de la fête
Les soldats de votre camp.

Court silence.

Et les plus nobles familles
Eussent réclamé l'honneur
D'entourer un officier...

LE GÉNÉRAL, fixant le maire du regard.

C'était une idée étrange.

LE MAIRE, avec une certaine volubilité.

Moi, je vais, après-demain,
Prononcer un grand discours.
J'inaugure un hôpital...
Le matin... J'aurai le temps
De joindre la chasse à courre.
La foule sera nombreuse.
Je lui dirai solennellement
Le bonheur des peuples pacifiques;
J'exalterai les travaux des hommes,
L'effort de la main et de l'outil,
Et la gloire du fer non sanglant.

LE GÉNÉRAL

Croyez que j'applaudis d'avance.

LE MAIRE

J'espère frapper les esprits.

Il baisse la tête, réfléchit un instant,
puis, avec un soupir.

Quel dommage que ce projet

N'aboutisse pas, tout de même.

Silence interrogateur.

LE GÉNÉRAL

Mais qui vous garantit, monsieur,
Que les familles de la ville?...

LE MAIRE, vivement.

Dix comités se sont formés
Pour en assurer l'ordonnance.
Ils sollicitent mon appui.

Mielleux.

Ils n'osent compter sur le vôtre.

Pénétré.

L'idée a séduit tous les cœurs.

Silence.

Sans doute quelques mécontents,
Quelques caractères mal faits
Grincheront aux rumeurs de fête...

LE GÉNÉRAL

L'idée, en d'autres circonstances,
Aurait pu ne pas nous déplaire.

LE MAIRE, avec rondeur.

Du même coup, vous nous devez
D'assister à la chasse à courre;
L'apaisement sera complet.

LE GÉNÉRAL, assez bienveillant.

Je le souhaite, comme vous.
Mais je crains d'amollir la troupe.
Il y a bien longtemps déjà
Que mes hommes n'ont fait campagne.
Il faut que le corps d'une armée
Soit trempé sept fois dans la guerre,
Pour que l'effleure sans péril
L'haleine des villes ardentes.

LE MAIRE, après un silence.

Mon général, j'ai lu tantôt
Le discours que votre empereur
A prononcé devant la diète.

LE GÉNÉRAL, s'asseyant et marquant une vague lassitude.

Je n'en sais pas si long que vous.

LE MAIRE

Il se félicite du calme

Qui règne dans cette province :
« L'événement, déclare-t-il,
« N'a pas déçu notre espérance;
« Puisque peu à peu, sans secousse,
« Un ordre sort de la conquête.
« Je l'estime encore fragile;
« Nous ferons tout pour l'affermir,
« Mais non pas contre les vaincus.
« J'entends qu'ils honorent en moi
« Plutôt leur père que leur maître;
« Car, selon qu'un père a coutume,
« Je porte l'amour le plus tendre
« Aux enfants les derniers venus. »

LE GÉNÉRAL, avec un léger sourire.

Ah ! notre empereur a dit ça?

Silence. Il semble réfléchir.

Vous avez son discours en poche?

LE MAIRE

Non, mon général... mais si vous...

LE GÉNÉRAL, ton d'indifférence un peu ennuyée.

Quel est votre projet au juste?

LE MAIRE

J'ai tâché de vous l'éclaircir
Chaque famille inviterait,
D'après son rang et ses ressources,
Un soldat, un sous-officier...

LE GÉNÉRAL

Repassez par ici demain...

Il fait quelques pas en silence et s'assoit d'un air mystérieux.

J'accepte la chose, en principe.

Sur un geste du général, le maire comprend que l'entretien est fini. Il se lève. Le général l'accompagne, sans mot dire, jusqu'à la sortie.

## *SCÈNE TROISIÈME*

LE GÉNÉRAL, UN SOLDAT, puis UN OFFICIER

Le général revient lentement s'asseoir à sa table; un soldat paraît à la portière.

LE GÉNÉRAL

Dites au commandant Balder

Que j'ai besoin de lui parler.

Le soldat sort; le général travaille ou essaye de travailler. Il est trop préoccupé pour prêter attention aux pièces qu'il manie, et les laisse retomber.
Entre l'officier Balder.

L'OFFICIER BALDER

Mon général...

LE GÉNÉRAL

Balder? Bonjour!
Un silence.

Vous n'avez rencontré personne,
A l'instant...

L'OFFICIER, ton familier.

Si, ma foi... le maire?

LE GÉNÉRAL

Je viens de faire une sottise...
Elle n'est pas encore faite,
Elle pousse, à l'heure qu'il est.
Si je veux, je la coupe en herbe.

L'OFFICIER

Alors?

LE GÉNÉRAL

Je la laisse pousser.

L'OFFICIER

Je n'arrive pas à comprendre.

LE GÉNÉRAL

N'essayez pas...

L'OFFICIER

Quelle sottise?

LE GÉNÉRAL

Je ne veux rien vous expliquer.
Ce serait long et fatigant !
Et vous le savez, vieil ami !
Je suis fatigué, fatigué !
J'ai tancé dur vos camarades,
Tantôt !.. Ah ! si je m'écoutais...

*Avec une sorte de colère.*

Tout ça, je m'en moque, Balder !
Tout m'est égal, à l'infini...

*Il se lève.*

Si je m'écoutais, voyez-vous,
Je m'allongerais sur ce lit,

Je dormirais jusqu'à la mort.

Silence. Petit rire triste.

Vous vous dites que je suis fou?

Silence.

Ce que je veux, c'est un témoin;
Oh ! pas pour me justifier
Devant des bonshommes, là-bas !
Non !
Un témoin...
dans l'absolu

Se parlant à lui-même.

Je me suis livré comme un gosse...
Avec ses histoires de chasse...
Je le sais... Je l'ai bien senti...

A Balder.

Vous êtes là?.. vous m'entendez?
Je viens de faire une sottise.
Je le sais; je la vois en plein;
Il est temps de la réparer,
Et je continue à la faire.
Je puis vous en marquer l'issue :
Elle sera bête et terrible.
Rappelez-vous cet entretien.

Vous vous rappellerez?.. j'y compte?

Vos souvenirs seront exacts !
Répondez-moi !

L'OFFICIER

C'est entendu !

*Rideau.*

FIN DE L'ACTE DEUXIÈME

# ACTE III

---

Un grand salon chez le maire de la ville. Luxe un peu officiel.

## *SCÈNE PREMIÈRE*

LE MAIRE DE LA VILLE. SA FEMME

LA FEMME, allant au-devant du maire qui entre par le fond.

Eh bien ! Qu'a-t-il dit ?
Parle vite...
Allons ! Tu ne réponds pas ? Pourquoi ?
Tu amènes le malheur, au moins ?...

LE MAIRE

Sois tranquille !

LA FEMME, criant à une servante.

Lucienne, Lucienne !
Fermez la porte, et qu'on n'entre pas.

L'ordre est exécuté. A son mari :

Parle ! Dis-moi vite... Dis-moi tout !
Tu ne t'es pas trahi, juste Dieu?

Petit silence.

Il n'a pas découvert ton secret?
Oh ! Parle.

Lui s'assied paisiblement.

Ton silence m'étrangle !

LE MAIRE

Laisse-moi souffler, une seconde !
Je te dirai tout d'un bout à l'autre.
D'ailleurs le récit est bref,
Il m'a fait attendre un peu,
Puis il m'a reçu lui-même.

Un temps.

Les fusils et les cartouches,
Je m'en doutais, il l'a su.

LA FEMME

Il te l'a dit? Alors... quoi?
Nous sommes perdus?... On t'arrête?...

LE MAIRE, d'un air satisfait.

Non. Le destin m'a servi.
J'ai trouvé les mots... l'idée...

Le ton de voix qu'il fallait...
J'ai parlé de grandes chasses !
Il avait l'air de me croire.
Je devais sauver la ville.

Un silence.

J'ai même dit de ces choses
Qui vous restent dans la gorge
Et qui ne peuvent sortir...

LA FEMME

Nous n'avons plus rien à craindre ?

LE MAIRE, n'écoutant pas.

Il est si fort,... si habile...
Tellement maître de lui !

LA FEMME

Et le projet pour la fête ?

LE MAIRE

Oui, parlons-en, du projet !
Il voulait supprimer tout.
Une fête ? dans la ville ?
Et sans m'avoir prévenu :
Il se mettait en colère.

Avec un sourire satisfait

Je l'ai calmé peu à peu ;
Il a fini par comprendre.
Quand je l'ai vu plus traitable
J'ai sorti... oh ! doucement !
Notre projet de sa boîte...
Tu sais... comme un camelot
Qui vend de la contrebande...

LA FEMME

Eh bien ! Il a refusé?

LE MAIRE

Je n'avais pas confiance...
J'essayais à tout hasard.

LA FEMME

Il a refusé?

LE MAIRE, souriant toujours.

D'abord
Ma voix n'était pas d'aplomb...

LA FEMME, très agacée.

De grâce? A-t-il refusé?

LE MAIRE, changeant de ton.

La chose est faite, en principe.
Nous aurons le général,
Elle tressaille.
La ville aura les soldats.

LA FEMME, illuminée.

C'est vrai? Le général... Nous?
Et les soldats...

LE MAIRE

C'est vrai.

LA FEMME

Un par un?
Il fait un signe de confirmation.
Une famille autour de chaque ennemi?
Je les vois tous saisis là-dedans...
Un par un! Un dans chaque famille!
Une mouche pour chaque araignée...
Changeant de ton.
Serons-nous assez de familles
Pour entourer tous les soldats?

LE MAIRE

Il y a vingt mille maisons;
Il y a dix mille soldats

LA FEMME

Mais voudra-t-il qu'ils viennent tous

LE MAIRE

Quelques-uns garderont le camp.

LA FEMME

Combien? Combien?

LE MAIRE, avec impatience.

Je ne sais pas!

LA FEMME, dans une sorte d'extase.

Comment allons-nous les tuer?
Certains se défendront peut-être.
Ils seront assis à la table,
Ils auront bu; ils auront soif;
Ils auront laissé leur épée
Dans les antichambres obscures...
Et les mains tremblantes d'ivresse
Sur les ventres bourrés de viande
Déboucleront les ceinturons.
On verra cligner leurs paupières...
C'est alors que nous les tuerons.

Un silence.

Dis! Avec quoi les tuerons-nous?

LE MAIRE

Je ne sais pas !.. Comme on pourra.

LA FEMME

Réservons les mille fusils
Pour l'attaque et la mort du camp.
Les familles prépareront
Des pistolets... ou des poignards...
Elles prendront entre les plats
Les couteaux mêmes de la table ;
Nous aurons caché des épingles,
Des ciseaux, des morceaux de verre...
Puis n'importe : nos doigts, nos ongles...

LE MAIRE, se lève et la regarde dans les yeux.

Tu m'épouvantes, ma chérie...
Tu savoures l'assassinat
Comme un fruit qu'on tient dans la main.
C'est l'odeur du sang que tu veux,
La pénétration de l'arme
Dans des chairs pareilles aux tiennes,
Et le spasme d'un corps humain...

Il vient tout près d'elle, lui prend les mains.

Amoureuse !

Elle renverse un peu la tête, et ferme à demi les yeux. Il lui lâche les mains et se rassied.

Tu me fais peur,
Je ne sais pas aimer leur mort,
Moi ! Je ne puis pas les haïr.
Je m'irrite qu'ils nous gouvernent ;
Mais ils nous ont vaincus le jour,
Homme à homme, et tous contre tous.
Nous les massacrerons la nuit,
Dans le guet-apens d'une fête ?

LA FEMME, plus calme.

Rappelle-toi les nuits du siège,
Les obus qui crevaient les toits,
Et l'embrasement des faubourgs !

Elle s'exalte peu à peu.

Souviens-toi du charron Bernard,
De Cassin et de Léhoudan ;
Du marchand drapier qu'ils ont mis,
Debout, sur un bûcher de drap ;
De la femme pendue au chêne,
Et des enfants jetés au puits !

LE MAIRE, comme accablé.

Je sais... Je sais...

LA FEMME, plus âpre et se penchant sur lui.

Rappelle-toi
La nuit où toute leur armée
Pressant sur la ville cernée
La fit éclater dans ses murs.
Et rappelle-toi leur entrée
A l'heure où le soleil se couche,
Le défilé des régiments
Le long de la plus grande rue;
Le bruit des caissons et des roues
Qui faisait trembler nos fenêtres
Derrière les volets fermés,
Et l'énorme cri, tout à coup,
Qui s'arracha de leurs clairons...

LE MAIRE, faisant le geste d'éloigner des visions.

Je sais ! Je n'ai rien oublié?...
Mais j'ai pitié d'eux maintenant.
Ce général est un brave homme.
Au début, il voulait crier.
Je l'ai calmé sans trop de peine.
Il revint à son naturel.
Si tu nous avais vus alors !
Nous causions comme deux amis...
On bavardait...

C'est un chasseur,
Un vrai... je ne m'y trompe pas,
Qui a la chasse dans la peau;
On prend plaisir à lui parler.

LA FEMME

Tais-toi ! Les choses que tu dis
Me font mal à la fois au cœur et aux joues,
Comme un soufflet reçu devant une foule.
C'est cela ta pitié? C'est cela ton âme?
Vous avez parlé de chasse, tous les deux !
En amis ! Quel beau spectacle j'ai manqué
Alors, parce qu'il t'a conté que jadis
Il lui arriva de toucher une caille,
Et parce qu'il n'a pas haussé les épaules
Au récit d'un coup double ou d'un hallali;

S'animant.

Nos pères et nos frères ne sont pas morts
Dans les champs de Grossac et de Blanc-Chapel?
Notre ville n'a pas souffert dans ses hommes,
Dans son âme et dans la matière des murs?
Les enfants n'ont pas péri sur les mamelles?
L'assaut n'a pas été donné nuitamment?
Le massacre n'a pas ruisselé le jour?
Il n'est rien à réviser, rien à défaire,

Rien à faire? Il n'est pas vrai que cette ville
Égorgera cette armée après-demain?

LE MAIRE

Mais je n'ai rien dit de tout ça!

LA FEMME, poursuivant son élan.

S'agit-il de tes sentiments?
De ton amitié, de ta haine?
Est-ce à ton âme de vouloir?
Quand la ville s'est soulevée
De toute sa masse pour l'acte
Qui doit corriger l'avenir,
Suffit-il que ton cœur remue
Dans ta poitrine minuscule
Pour que bronche et tombe la ville?

LE MAIRE

Je ne rougis pas d'avouer
Que ce meurtre immense m'écœure,
Que je hais le crime de mille
Autant que le crime d'un seul.

LA FEMME

Et s'agit-il de tes idées?

De ta raison et de ton droit?
Qui t'a dit de penser pour nous?
Ne tends point ton échine au poids
D'un forfait dont tu n'es pas digne.
Ces hommes valeureux et justes,
Ces chasseurs doux et débonnaires,
Ce n'est pas toi qui les tueras.
La ville s'en charge; et d'avance
Elle revendique son crime.

LE MAIRE, se levant.

Qu'elle parle par son conseil.
Je vais passer chez Levigot,
Chez Broudet, chez Gaillard, peut-être.
Nous fixerons une assemblée
Pour demain... ou bien pour ce soir.

LA FEMME

Je vais avoir mon assemblée,
Aussi... Ne m'interroge pas!
Nous en reparlerons tantôt.

Il se dirige vers la porte.

Attends! Je veux une promesse...

Un temps. Lui s'arrête et se retourne.

Garde tes scrupules pour toi.
Ne dissuade pas les autres

De leur véritable devoir !
Nul ne t'oblige de tuer.
Mais ne sème pas dans la ville
Une panique de bonté...

LE MAIRE, haussant les épaules.

C'est promis ! Sois tranquille. Adieu !

LA FEMME

Pas d'imprudence, malgré tout...
Vous êtes surveillés...

LE MAIRE

Oui ! Oui !

LA FEMME

Méfiez-vous des domestiques.

Il va vers la porte. Elle reprend.

Ne dis pas que le général
Connaît l'histoire des fusils...
Ils prendraient peur... Ne le dis pas !

Il sort sans répondre.

### *SCÈNE DEUXIÈME*

LA FEMME DU MAIRE, UNE SERVANTE, puis L'ASSEMBLÉE DES FEMMES

LA FEMME DU MAIRE

Lucienne ! Êtes-vous là ?

LA SERVANTE, sans se montrer.

Madame ?

LA FEMME DU MAIRE, à la servante qui vient d'entrer.

Écoutez donc...
J'attends quelques amies ;
Dès qu'une sonnera,
Vous la menez ici...
Ne leur demandez rien.
Vous pourrez apprêter
D'ici à vingt minutes
Les gâteaux et le thé...

Fausse sortie de la Servante.

Ah ! Lucienne !

LA SERVANTE

Madame !

LA FEMME DU MAIRE

Si Monsieur revenait,
Et qu'il voulût me voir,
Priez-le de m'attendre
Dans le petit salon.

LA SERVANTE, écoutant.

On sonne justement.

LA FEMME DU MAIRE

Eh bien ! Allez ouvrir...

La servante sort.
Silence.
Entre une autre femme de la ville.
*Deuxième femme.*

LA FEMME DU MAIRE, allant à sa rencontre. Très vite.

Tu regardes ? Oui... c'est toi la première...
Les autres non plus ne tarderont pas...

DEUXIÈME FEMME

J'ai couru...

LA FEMME DU MAIRE

Chérie ! Assieds-toi... Ta place...
Tu n'as rencontré personne en chemin ?...

DEUXIÈME FEMME

J'ai vu ton mari qui sortait...

LA FEMME DU MAIRE

C'est tout?

DEUXIÈME FEMME

C'est tout!

LA FEMME DU MAIRE

Assieds-toi!

DEUXIÈME FEMME

Je suis un peu lasse...

Elles s'assoient.

Alors... notre événement?

LA FEMME DU MAIRE, après un silence

Je le soigne... mais j'ai peur.

DEUXIÈME FEMME

Quoi? l'armée a deviné?..

LA FEMME DU MAIRE

Oui... de ce côté déjà...

Mais le péril est ailleurs...

Un silence.

Les hommes perdent courage..

DEUXIÈME FEMME, vivement.

Qui te le fait croire? Es-tu sûre?

Entrent deux femmes. *Troisième* et *quatrième.*

LA FEMME DU MAIRE

Se levant.

Soyez ici les bienvenues!

Politesses.

Nous parlions de quelques ennuis..

VOIX MÊLÉES

Bonjour!

Elles s'assoient.

LA FEMME DU MAIRE, avec hésitation.

...Qui touchent le projet...
Je n'ai pas de preuves certaines...
Quelques propos de mon mari
Révèlent... une défaillance.

Plus décidée.

Oui, les hommes de notre ville

Ont peur d'accomplir l'action

Entre une femme. Elle fait signe qu'on ne se dérange pas pour elle.
*Cinquième femme.*

Le dessein était né de nous.
Mais nous avions le droit de croire
Que, la victoire étant marquée,
Leur regard choisirait la place,
Et leur main frapperait le coup...
Ils hésitent... Ils se dérobent...
La journée approche... Elle est là.
Ils manqueront au rendez-vous !

TROISIÈME FEMME

Mon mari que j'interrogeais
N'a pas semblé moins résolu...

QUATRIÈME FEMME

Le mien aussi.

DEUXIÈME FEMME

Le mien, tu sais
N'abuse pas des confidences.
Mais je guette... et je n'ai rien vu

Entrent deux autres femmes. *sixième* et *septième*. Elles tâchent de ne déranger personne et s'assoient sans bruit.

LA FEMME DU MAIRE

Comprenez-moi ! Je ne dis pas
Qu'ils renoncent à rien tenter.
Non ! Mon mari, ce matin même,
Est allé chez le général...

Mouvement.

Votre maire a bien manœuvré :
La chose est conclue... en principe...
Le piège est prêt... L'armée y marche...

VOIX, hâtives.

— C'est vrai ?
— Nous aurons les soldats ?..
— Un par un ?
— Dans chaque famille ?
— Les officiers ?
— Les officiers ?
— Il ne veut pas, peut-être ?

LA FEMME DU MAIRE

Si !
On les aura.

VOIX

Qui les aura ?

LA FEMME DU MAIRE

Vous ! Nous ! les familles notables...

DEUXIÈME FEMME

Mais c'est parfait ! Que disais-tu ?

LA FEMME DU MAIRE

Attendez pour crier victoire...
Oui, nous aurons nos invités,
Mesdames, comptez là-dessus !
Donnez le branle à vos cuisines
Méditons un décolleté
Qui fasse un contraste piquant
Avec les graves uniformes...
Ce peut être très réussi.

Silence.

DEUXIÈME FEMME, sur un ton d'impatience.

Que de détours, et que d'énigmes !

LA FEMME DU MAIRE

Mon mari parle de pitié.
Il s'attendrit sur les victimes
D'une nuit qui n'est pas encore.
Il me parle de guet-apens.

« Ce sont des hommes comme nous !
« Vous ne ferez pas que j'approuve
« Plusieurs milliers d'assassinats. »

S'animant.

La pitié ! S'imagine-t-il
Que je n'en ai pas, de pitié ?
J'ai même la prétention
De m'y connaître mieux que lui.
J'ai des enfants ! J'ai l'habitude
De pleurer pour la chair humaine.
Tous ces cavaliers de vingt ans
Que l'on voit défiler au trot,
Les petits officiers imberbes
Qui nous lorgnent sur l'esplanade,
Mais moi je les aime, ils me plaisent...

Plus doucement.

Et le général, croyez-vous
Que je le haïsse pour lui ?

S'exaltant.

Je l'admire ! C'est un héros.
Mais s'il le faut, à l'heure dite,
C'est moi qui le poignarderai !

TROISIÈME FEMME, rêveuse.

Certes, l'armée a de beaux hommes.

QUATRIÈME FEMME, vivement.

Surtout le régiment des gardes.

TROISIÈME FEMME

J'admire chez les officiers
Une espèce de gaîté fière...

CINQUIÈME FEMME

Les uniformes sont jolis.

QUATRIÈME FEMME

Pas tous ! Les gardes, les lanciers...

SIXIÈME FEMME

L'uniforme ne suffit pas.

TROISIÈME FEMME

Ils savent le porter.

QUATRIÈME FEMME

Les gardes...

LA FEMME DU MAIRE, interrompant avec une brusque autoritaire.

Vous êtes donc de mon avis.
Ce n'est pas à notre pitié

Que nous demandons conseil.
Ayant décidé le massacre
Nous l'accomplirons fermement.

Notre ville outragée éprouve
L'impatience de leur mort.

Un temps.

Oserions-nous la décevoir?

Silence long et un peu contraint

TROISIÈME FEMME, ton embarrassé.

Mais nous autres, que ferons-nous, si les hommes
N'exécutent pas ce qu'ils ont juré?
Comptez-vous nous conduire à l'assaut du camp?

Silence.

LA FEMME DU MAIRE

Comprenez-moi ! La fête aura lieu;
Les soldats viendront dans nos familles,
Ils seront assis devant la table,
Souriants, sans arme, offerts au meurtre.

Un silence, puis brusquement :

Mais on aura peur de les tuer.

Long silence.

Pourtant, il faut qu'on les tue.
Qu'inventerons-nous? Comment?

Soulever le bras des hommes?

Long silence. Les autres femmes baissent la tête.

Imaginons une chose
Qui les oblige à tuer.
Nos hommes, je vous le dis,
Ne portent pas comme nous
Notre ville dans le sang.
Ils sont humains et égoïstes;
Ils calculent ou bien discutent.
Leur lâcheté se fait doctrine.
Ils sont capables seulement
De petits devoirs raisonnables.

Avec violence.

Ce qu'aujourd'hui la ville impose,
C'est un grand devoir furieux.

Long silence. Entre la servante.

LA SERVANTE, après avoir reçu par un geste l'autorisation d'approcher, à mi-voix, à sa maîtresse.

Madame... j'ai dit d'attendre...
C'est une dame bien mise,
Un peu trop bien mise, même;
Je ne l'ai pas reconnue;
Elle ne dit pas son nom.

LA FEMME DU MAIRE

Comment ?

LA SERVANTE

Elle n'a pas l'air
De venir comme les autres.

LA FEMME DU MAIRE, à la servante.

Je vais voir.

Aux femmes.

Pardon, mesdames..

Elle se lève.

Un instant... Lucienne annonce
Une étrange visiteuse...

Elle sort.
Long silence. Puis,

TROISIÈME FEMME

Partagez-vous les craintes
Qu'exprime notre amie?

VOIX, molles.

— Qui sait ?
— Peut-on savoir ?

QUATRIÈME FEMME

Après un silence.

Pourquoi les scrupules du maire
Ont-ils grandi si lentement ?

Petit silence.

SEPTIÈME FEMME

Le maire est un homme habile ;
Mais il évite l'audace.

Silence.

SIXIÈME FEMME

A-t-il la vocation
Des dévouements héroïques ?

Silence.

QUATRIÈME FEMME

Je le crois mieux préparé
Aux besognes de la paix.

Silence.

SEPTIÈME FEMME

Tout notre maire qu'il est,
Qui lui donne le mandat
D'avoir peur à notre place ?

Entre la femme du maire suivie d'une *femme inconnue*.

## SCÈNE TROISIÈME

### LES MÊMES, LA FEMME INCONNUE

LA FEMME DU MAIRE

J'ai voulu, mes chères amies
Déférer à votre sagesse
Une offre un peu particulière
Que vient de me faire madame.

On examine curieusement l'arrivante. Costume un peu voyant. Allure générale d'une fille. La Femme du Maire reprend avec le plus visible embarras.

Elle propose... elle est chargée

Se tournant vers l'arrivante.

De nous proposer... n'est-ce pas?
Au nom... au nom... de quelques femmes...

Vivement, à la femme.

Mais il vaut mieux que vous parliez.
Vous saurez mieux. Les mots m'échappent
C'est un sujet intimidant.

LA FEMME INCONNUE

Ton de voix populaire.

Mais, madame, je suis gênée
Encore plus que vous, bien sûr.
J'ai beau ne pas avoir d'honneur

Et n'être qu'une pauvre fille,
Pensez-vous qu'on ait l'habitude
D'expliquer ça devant le monde?

LA FEMME DU MAIRE

Essayons ! Je vais vous aider.

Silence. La femme inconnue désigne plusieurs des assistantes assises autour de la femme du Maire.

LA FEMME INCONNUE

Ma foi, je préfère le dire
A vous, puis à vous, puis à vous.
Je n'aurai pas autant de honte
Si je parle à quelqu'un de seul.
Mais vous êtes trop à la fois.

VOIX DIVERSES

— Nous n'en aurions jamais fini.
— Du courage.
— N'hésitez pas.

LA FEMME DU MAIRE

Quoi ! Nous sommes de simples femmes,
De pauvres femmes comme vous
Qui cherchons à venger la ville.

Nous aimons et nous haïssons.
Approchez ! Parlez à des femmes...

LA FEMME INCONNUE
Se décidant.

Que vous raconterai-je, moi ?
Nous avons décidé de faire
Quelque chose aussi pour la ville.
On nous a dit qu'après-demain,
Il y aurait un rude coup.
Les hommes se battront, pas vrai ?
Je ne peux pas prendre un fusil.
Alors...

Elle s'arrête, presque rougissante.

VOIX

Alors ?

LA FEMME INCONNUE

Ces dames savent...
Savent le métier que je fais ?

A la femme du Maire.

Enfin, tâchez qu'elles devinent.
Ce n'est pas moi qui le dirai !

LA FEMME DU MAIRE, chuchotant, à ses voisines

Une maison... vous comprenez ?

Évidemment, rien de bien propre...
Ce n'est pas toujours de leur faute.
Que veux-tu? Des filles du peuple
Tant de misère ! On les débauche.

Haut, à la femme inconnue qui est toute rouge.

Continuez, mademoiselle.

LA FEMME INCONNUE

Alors, voilà. Je me suis dit
Que le jour de la fête, au soir,
Il viendrait des tas de soldats,
A la maison, et dans les autres.
Ils nous font vivre, je sais bien;
Mais ce n'est pas une raison.
On aime son pays, quand même.
Mon père était sous-officier.

S'arrêtant.

...Où j'en étais?..
Oui, ce soir-là,
Ce sera plein, tous les étages,
Plein comme une dinde aux marron

S'animant.

Vous voyez ce coup magnifique?

L'auditoire est très attentif.

Ce ne sera pas difficile...

Ils arriveront presque saouls.
Nous leur verserons en douceur
Un peu de drogue dans leurs verres...
Le temps de compter jusqu'à vingt
Ils dormiront, comme des sacs.

Une pause.

Après, ça dépendra de nous,

Très simplement.

Nous pourrons les tuer nous-mêmes,
Ou bien nos hommes passeront.

Silence. Les femmes se regardent décontenancées.

LA FEMME DU MAIRE

Aux autres.

Qu'en pensez-vous !

SEPTIÈME FEMME

J'en ai la fièvre.
C'est une chose trop ardente.

Elle se lève nerveusement. Un silence.

QUATRIÈME FEMME

Violemment.

Moi, je l'admire, cette femme.

LA FEMME INCONNUE

*Tout à fait à l'aise.*

J'ai soufflé l'idée aux amies...
Le plus dur était de le dire
Aux femmes des autres maisons...
On s'y est pris comme on a pu.
Enfin, la chose est arrangée.

J'ai mieux aimé vous prévenir,
Vous, plutôt que monsieur le maire...
Une femme comprend toujours.

*Effervescence silencieuse chez les femmes.*

SEPTIÈME FEMME

Moi, je n'ai plus la force
De penser clairement.
J'en frémis.

TROISIÈME FEMME

Cette femme
Ne nous demande rien.

LA FEMME DU MAIRE

Sans doute.

SIXIÈME FEMME

Votre avis?

LA FEMME DU MAIRE

Mais je reste effarée...
Comme vous... plus que vous...

LA TROISIÈME FEMME

D'une voix nette et avec autorité.

Pardon ! Madame et ses amies
Ont décidé de faire un acte
Qui ne dépend que d'elles seules.
Personne ici n'a rien à dire.
Non? Notre avis n'importe pas

Un temps.

Nous serions — tant mieux ou tant pis ! —
Incapables d'en faire autant.
Ce qui nous engage à nous taire.

VOIX PRÉCIPITÉES

— Qui parle de blâmer madame?
— Moi j'ai dit que je l'admirais.
— Je trouve ces femmes sublimes.

TROISIÈME FEMME

Bien ! Ne les découragez pas !

LA FEMME DU MAIRE, se levant.

A la femme inconnue; ton de bienveillance condescendante.

Vous le voyez, mademoiselle,
Nous comprenons votre dessein.
Il n'est pas vil. En d'autres temps,
Il eût pu nous sembler étrange;
Mais la circonstance elle-même
Le surpasse en étrangeté.
Poursuivez-le.
Que le génie
De la ville soit avec vous!
Pour nous autres, par d'autres voies,
Nous ferons le même devoir.

LA FEMME INCONNUE

Vous êtes bien bonne, madame.

Elle se retire.

## *SCÈNE QUATRIÈME*

LES MÊMES, moins LA FEMME INCONNUE

TROISIÈME FEMME, à la quatrième

Vous l'admirez? Moi je l'envie.

Elle a découvert son devoir,
Elle est sûre de l'accomplir.

LA FEMME DU MAIRE

Qu'inventerons-nous, mes amies,
Qui nous égale à cette femme?

SEPTIÈME FEMME

Il ne faut qu'un peu d'énergie.

DEUXIÈME FEMME

Agissons !

SIXIÈME FEMME

*S'exaltant brusquement.*

L'armée est à nous.
On va l'attirer hors du camp;
Nous l'écraserons d'un seul coup.

LA FEMME DU MAIRE

Mais si les hommes prennent peur?

SIXIÈME FEMME

Ils n'ont pas le droit d'avoir peur.

LA FEMME DU MAIRE

S'ils refusent d'assassiner?

SIXIÈME FEMME

S'agit-il d'un assassinat?

LA FEMME DU MAIRE

S'ils défaillent, l'heure venue?

SIXIÈME FEMME

S'ils défaillent, nous serons là.

LA FEMME DU MAIRE

Nous serons là... Que ferons-nous?

Long silence.

QUATRIÈME FEMME, lentement.

Moi je sais ce que nous ferons.

Long silence. Elle reprend.

Moi je sais ce que je ferai.

Silence.

VOIX

Dites! Nous le ferons aussi.

QUATRIÈME FEMME

Oh! vous croirez que je suis folle

VOIX

Parlez ! Parlez ! Je vous en prie !

QUATRIÈME FEMME, d'une voix décidée et rapide

Vous le voulez ? Bien !
Ce soir
Je déclare à mon mari
Que si, la nuit de la fête,
Il a peur d'assassiner
L'homme qui sera chez nous ;
Que même si sa main tremble
Et tarde un peu trop lontgemps
A dégaîner le poignard,
J'arrache mes vêtements
Et me livre à l'homme, nue !

Silence.

SIXIÈME FEMME, soudain.

Je t'aime d'avoir dit ça !

Silence.

QUATRIÈME FEMME

Je ferai ce que j'ai dit.

SIXIÈME FEMME, sombre.

Et je ferai comme toi.

Silence.

TROISIÈME FEMME

La chose me plaît assez.
Pour défendre leur honneur,
Ils peuvent sauver la ville.

SIXIÈME FEMME

La peur chassera la peur.

SEPTIÈME FEMME

Le mien ne me croira pas.

CINQUIÈME FEMME

Le mien va se mettre à rire...

QUATRIÈME FEMME

Vous verrez s'il rit longtemps...

TROISIÈME FEMME

Il faut leur faire sentir
La volonté sous les mots.

Silence.

LA FEMME DU MAIRE, qui médite depuis plusieurs instants.

Moi je vais le dire aussi.

Les autres femmes paraissent ébranlées.

Silence.

LA CINQUIÈME, très jeune; voix enfantine.

Je ne demande pas mieux
Que d'essayer de le dire.
Je rassemblerai mes forces,
Je hasarderai deux phrases
En rougissant jusqu'aux yeux.
Mon mari, sans me répondre,
Me saisira dans ses bras,
Et rira dans mes cheveux.

LA FEMME DU MAIRE

Petite enfant amoureuse,
Tu le diras comme nous,
Et si ton mari t'embrasse,
Tu le diras dans ses bras.

SEPTIÈME FEMME

Mais si le soir de la fête,
Le... meurtre n'avait pas lieu...

...Vous ne voulez pourtant pas
Que nous tenions la promesse?

Silence embarrassé.

QUATRIÈME FEMME, voix brusque.

Quant à moi, je la tiendrai.

LA FEMME DU MAIRE

Nous pouvons toujours la faire...

QUATRIÈME FEMME, très violente.

Pourquoi ne pas la tenir?

SEPTIÈME FEMME

Vous perdez votre bon sens.

QUATRIÈME FEMME, très âpre.

Quand la ville sera libre,
Le moment viendra peut-être
De reparler du bon sens.

LA FEMME DU MAIRE, nettement.

Il faut laisser le bon sens
Aux gens qui n'ont rien à faire.

SEPTIÈME FEMME

Alors vous imaginez
Que je vais me livrer nue
A quelque odieux soudard?
Je ne suis pas une fille.

QUATRIÈME FEMME

Que n'êtes-vous une fille,
Vous feriez votre devoir!

SEPTIÈME FEMME

Mon devoir? Et mon honneur?

QUATRIÈME FEMME

Je dis que l'honneur n'est plus,
Dans une ville conquise.
Vous n'êtes plus femme libre,
Puisque l'armée est ici.
Je vous nomme fille esclave.
Ils ne vous enferment pas;
Vous remuez dans la rue;
Mais la rue est en prison.
Votre honneur? Reprenez-le!
Si les hommes sont trop vils
Pour faire l'acte juré,

Plus rien, que le désespoir,
Et que la vengeance illustre.

SEPTIÈME FEMME

Non ! Non ! Vous perdez l'esprit !
Voyez-vous ce soldat ivre,
Ses yeux rouges, ses hoquets,
Son haleine en pleine face,
Ses mains grasses sur la robe !
Oh ! Taisez-vous ! Taisez-vous !

Silence.

LA FEMME DU MAIRE, voix sombre.

Moi si je crains d'être lâche,
Si j'ai peur de mon dégoût,
Je boirai...

SEPTIÈME FEMME

Oh ! vous aussi...
Vous? j'ose à peine le dire...
Ivre aux bras d'un soldat ivre...
Ivre, pis que cela...

LA FEMME DU MAIRE, se levant, avec violence.

Saoule !
Dites-le !.. Ai-je rougi?..

Oui, devant nos hommes blêmes
Et souillés de félonie.
Nous choirons, dites-le ! saoules !
Aux bras d'un homme ennemi,
Tant !..

Très violemment.

...Que nous n'entendrons pas
Le craquement ni le cri
D'une ville qui s'écroule !

*Rideau.*

FIN DE L'ACTE TROISIÈME

# ACTE IV

—

## PREMIER TABLEAU

Une salle de réunion, dans l'Hôtel de Ville. Grande table au milieu. Tapis vert. Murs nus. Meubles administratifs.

### *SCÈNE PREMIÈRE*

LE CONSEIL DE LA VILLE, LE MAIRE

VOIX MÊLÉES, gestes violents.

— Mais vous n'en savez rien !
— Il vous plaît de le dire...
— Ce sont des mots en l'air...
— A quoi bon discuter.
— Votre obstination.
— Parlez-nous de la vôtre...

LE MAIRE

Reconnaissez, messieurs,
Que j'ai fait mon devoir.

PREMIER CONSEILLER

Certes, vous l'avez fait,
Sans trop d'enthousiasme.

LE MAIRE

Je voudrais vous y voir.

VOIX

Bref que décidons-nous?

DEUXIÈME CONSEILLER

Le projet n'est pas mûr.
Et quand le sera-t-il?

TROISIÈME CONSEILLER

Il n'est pas mûr? Ah! bien!
Nous l'avons médité,
Retourné, corrigé.

DEUXIÈME CONSEILLER

Soit! je m'exprime mal,
Il est mûr, si l'on veut...

QUATRIÈME CONSEILLER

Ne nous égarons pas!

CINQUIÈME CONSEILLER

Un mot, monsieur le maire,
Il me suffit d'un mot.

LE MAIRE, dans le tumulte.

Messieurs, je vous en prie !

VOIX

Du silence ! Parlez !

CINQUIÈME CONSEILLER

Est-on sûr, vraiment sûr
Que l'ennemi soupçonne
Le fond de nos projets ?

LE MAIRE, mollement.

Vous savez bien, mon cher ami,
Qu'en d'aussi confuses matières...

SIXIÈME CONSEILLER

Parfaitement ! Nous pouvons craindre,
Nous avons quelque droit de craindre...

DEUXIÈME CONSEILLER

Grâce à l'étonnante incurie...

CINQUIÈME CONSEILLER

Le complot est-il éventé?

SEPTIÈME CONSEILLER

Mais précisons ! Le général,
Vous l'avez vu... s'en doute-t-il?

LE MAIRE

Je vous répète, cher ami,
Que la chose reste équivoque...

SEPTIÈME CONSEILLER

Mais...

LE MAIRE

L'entretien s'est terminé
Sur d'assez courtoises paroles.
Je ne puis négliger, pourtant,
Ni la rudesse de l'accueil...

SIXIÈME CONSEILLER

N'a-t-il pas feint de s'adoucir?

DEUXIÈME CONSEILLER

C'est du miel à prendre les mouches.

HUITIÈME CONSEILLER

Et d'ailleurs, messieurs, le bruit court
Que le général se dédit...
Il autorise bien la fête,
Mais les troupes sont consignées.

VOIX, très précipitées.

— Ah ! comment ?
— Vous dites ?
— Parlez !..

HUITIÈME CONSEILLER

Elles attendront, l'arme au pied,
La fin de nos réjouissances...

Murmures, puis :

VOIX

— Silence ! D'où le tenez-vous ?
— Parlez ! Silence !

Il persiste une rumeur de conversations particulières.

HUITIÈME CONSEILLER, avec autorité.

Le bruit court,
Messieurs...

CINQUIÈME CONSEILLER

Qui vous a renseigné?

HUITIÈME CONSEILLER, moins ferme.

C'est le bruit qui court dans la ville.

Silence, puis tumulte de voix.

VOIX

— Quoi !

— Voilà bien une réponse.

— Un bruit !

— Ce n'est pas sérieux..

HUITIÈME CONSEILLER, piqué.

Libre à vous de ne pas le croire.

Brouhaha.

LE MAIRE, se levant à demi et agitant les bras.

Voyons du calme ! Cher monsieur !..
Nous sommes des gens raisonnables...
Qui délibèrent sur un fait,

Le brouhaha continue.

Et non des femmes attroupées...

Plus fort, au huitième

D'où tenez-vous cette nouvelle?..

Silence relatif.

HUITIÈME CONSEILLER

Je répète que c'est un bruit...

CINQUIÈME CONSEILLER, voix nette et autoritaire.

Un bruit ! Qu'est-ce que ça veut dire ?
D'abord, je m'adresse à vous tous,
N'y a-t-il que monsieur Corbin
Que cette rumeur ait touché ?

Silence.

NEUVIÈME CONSEILLER, vieux et timide, voix tremblante.

J'ai bien entendu quelque chose...

CINQUIÈME CONSEILLER

Quand donc !

NEUVIÈME CONSEILLER

Ce matin... vaguement !

CINQUIÈME CONSEILLER

Entendu quoi ?

NEUVIÈME CONSEILLER, de plus en plus timide.

C'était très vague...
Deux passants... devant mes fenêtres...

Plus vite.

Mais il n'en faut pas tenir compte...
J'ai fort bien pu m'imaginer...

CINQUIÈME CONSEILLER, avec un haussement d'épaules se retourne vers le huitième conseiller.

N'insistons pas ! Monsieur Corbin !.
A vous ! Nous attendons de vous...

LE MAIRE, essayant de ressaisir la direction du débat.

Nous attendons...

CINQUIÈME CONSEILLER, d'un ton sans réplique, au maire.

Laissez-moi faire...

Au huitième conseiller.

Un bruit, c'est trop vite dit.
Corbin ! Qui vous a parlé?

HUITIÈME CONSEILLER, qui commence à s'irriter.

Vous voulez que je réponde
A des questions pareilles?..
Un bruit, ce n'est pas un homme
Qu'on rencontre dans la rue...
On apprend bien d'autres choses
Sans savoir qu'on les apprend...

Exclamations.

CINQUIÈME CONSEILLER

Corbin ! Vous vous moquez de nous !

HUITIÈME CONSEILLER, se montant.

Moi ? Me moquer ? C'est un peu fort...
De quel droit d'abord, vous, monsieur...
Je n'admets pas un seul instant...

CINQUIÈME CONSEILLER

A qui ferez-vous croire...

HUITIÈME CONSEILLER

Traitez-moi de menteur !

CINQUIÈME CONSEILLER

C'est un souffle divin
Qui vous a visité ?

HUITIÈME CONSEILLER, très furieux se lève.

Je n'ai pas l'habitude...

LE MAIRE

Du calme, chers messieurs.

A Corbin.

Nul ne doute de vos paroles...
Mais dites-nous plus clairement...

HUITIÈME CONSEILLER, debout.

Je préfère me retirer.

LE MAIRE

Mon cher ami !

TROISIÈME CONSEILLER, à mi-voix, au maire.

N'insistez pas !
Vous connaissez son caractère !

LE MAIRE

Oublions tous cet incident.

CINQUIÈME CONSEILLER

Oublions ! Messieurs ! Oublions !
Et reparlons de notre affaire.

LE MAIRE

Messieurs ! Qu'allons-nous décider ?

DEUXIÈME CONSEILLER

L'état d'esprit du général
Demeure un mystère pour nous.

QUATRIÈME CONSEILLER

Le terrain me semble trop mou ...

SIXIÈME CONSEILLER, pendant ce temps Corbin se rassoit.

Attendons ! Le mieux est d'attendre.

DEUXIÈME CONSEILLER

Je dis que le coup n'est pas mûr !
Comment agir avec ce doute?

CINQUIÈME CONSEILLER

Mais alors...

SIXIÈME CONSEILLER

Nous avons le temps.
Une insurrection, messieurs !
Cela ne s'improvise pas.

QUATRIÈME CONSEILLER

Oui, ce n'est qu'une partie remise.

Le cinquième et le troisième s'agitent ; le Maire semble embarrassé.

SIXIÈME CONSEILLER

Le camp ne va pas s'envoler...
Dans six semaines... dans un mois...

Long silence.

LE MAIRE, au cinquième.

Fouqué... votre avis?

Silence.

CINQUIÈME CONSEILLER, violemment.

Mon avis?
Je n'en ai pas ! Tout me répugne...
Vous n'êtes capables de rien !

LE MAIRE, voix molle.

Mon cher Fouqué ! Vous me semblez injuste !
Ce projet comporte bien des périls...
L'impatience est le plus grand de tous !

DEUXIÈME CONSEILLER

Il faut le laisser mûrir.

SIXIÈME CONSEILLER

C'est ça ! Laissons-le mûrir.

Hochements de tête approbatifs; on se tourne vers le cinquième pour le convaincre.

QUATRIÈME CONSEILLER

Il faut qu'il soit mûr... d'abord.

Un silence.

NEUVIÈME CONSEILLER, d'une voix chevrotante

Bien mûr..., messieurs,... bien... bien mûr !

Entre brusquement la femme du Maire, suivie d'un huissier qui fait de grands gestes pour montrer qu'il n'y peut rien.

## *SCÈNE DEUXIÈME*

### LES MÊMES, LA FEMME DU MAIRE

LA FEMME

Vient se planter au milieu de la salle, se tourne vers le conseil, et, d'une voix tranquille :

Qu'est-ce qu'ont décidé les hommes ?

Silence stupéfait; puis on se lève; brouhaha.

VOIX, basses.

Madame ! Votre femme ! Quoi !
On ne devait laisser entrer...

Le maire et les autres conseillers sont levés, sauf le neuvième.

LE MAIRE, essayant d'être imposant

Madame ! Que venez-vous faire ?

Elle lui jette un regard dédaigneux.

DEUXIÈME CONSEILLER

C'est un incident regrettable.

SIXIÈME CONSEILLER

L'huissier n'a pas fait son devoir...

QUATRIÈME CONSEILLER

Mon cher maire, j'attends de vous...

Petit silence.

LA FEMME, avec un sourire.

Qu'avez-vous décidé, messieurs?

LE MAIRE, s'approchant d'elle.

Tu veux ma mort ! Je t'en supplie...

DEUXIÈME CONSEILLER, papelard.

Je suis étonné, mon cher maire...

LA FEMME

Je ne sortirai pas d'ici
Avant d'avoir une réponse.

SIXIÈME CONSEILLER

Mais madame...

LA FEMME

Vous savez bien
Que les femmes sont curieuses.

Le deuxième et le huitième conseiller se lèvent.

HUITIÈME CONSEILLER

Je ne resterai pas témoin
D'un scandale sans précédent.

DEUXIÈME CONSEILLER, au maire.

Exigez qu'elle se retire.

LE MAIRE

Le Conseil tient, en ce moment,
Une séance régulière...
Personne donc autre que nous
Ne doit pénétrer dans ces murs.

Silence.

LA FEMME, très calme.

Eh bien ! vous êtes résolus ?

Très haut.

Après-demain soir, le massacre ?

VOIX, apeurées.

Gestes d'effroi.

Chut... Taisez-vous !

LE MAIRE, *sur le même ton.*

Tu deviens folle !

LA FEMME

Je deviens folle, mon époux,
Parce que j'ai dit : « le massacre ! »

*Tous sauf le cinquième et le troisième ont des mines inquiètes et affolées. Ricanant, au conseil :*

Mais quoi ? Vous détournez les yeux ?
Je vous regarde ! Où fuient vos yeux ?
Je vous regarde, vous, les hommes !
Que cachez-vous ?

*Un silence.*

Oh ! je devine...
Vous avez trahi... tous ensemble...
Vous avez tremblé... tous en tas !
Un massacre ? J'étais naïve !
Une goutte de sang versé
Vous ferait tous évanouir.

*Un silence.*

Le Conseil a voté sans doute
La fondation d'un hospice ?

*Long silence.*

Mais répondez ! Ou je vous chasse !

SIXIÈME CONSEILLER

De suprêmes égards, madame,
Nous empêchent de vous traiter
Comme l'intruse que vous êtes;
Et nous préférons un silence,
Qu'hélas ! vous ne comprenez pas !

LA FEMME

Braves gens ! Pas d'hypocrisie !
Vous êtes trop vieux pour rougir;
Et quand on ne sait plus rougir
Le silence monte à la face.
C'est là votre pudeur à vous.
Mais le silence est vain, messieurs.
Tous les mots que vous avez dits,
Tantôt, lorsque vous étiez seuls,
Et dont maintenant la mémoire
Vous serre la gorge de honte,
Tous les mots sont encore ici.
Vous les croyez partis bien loin?
Ils sont ici, entre les murs.

Long silence.

Vous avez trahi la ville,
Mais lâchement, à demi.
N'en restez pas là, messieurs !

Allez tomber, un à un,
Aux genoux du général;
Sollicitez sa clémence;
Ou, pour le rassasier,
Présentez-lui des victimes.

Silence.

Hommes! Vous avez trahi la ville.
Moi, je viens vous crier, en son nom
Qu'elle vous hait, qu'elle vous renie,
Qu'elle vous extirpe.

Vous ne voulez pas la délivrer?
Elle se livrera davantage.

Avec rage.

La fête aura lieu, malgré vous.
Les soldats seront à nos tables,
Ils s'enivreront devant vous.

De plus en plus âpre.

Nous boirons, nous autres, les femmes,
Avec eux, près d'eux, dans leurs verres...

Mouvement de stupeur et d'indignation.

Quand nous serons ivres comme eux...

VOIX, scandalisées

Madame!

LA FEMME

Quand nous serons ivres...

LE MAIRE, debout.

Tais-toi !

LA FEMME, délirante.

Nous leur tendrons nos bouches...

LE MAIRE

Tais-toi !

LA FEMME

Ils dénoueront nos robes;
Nous les aiderons de nos mains...

LE MAIRE, très fort.

Tais-toi !

LA FEMME

Pour être nues plus vite...

LE MAIRE, violemment et allant vers elle.

Tais-toi !

LA FEMME, au paroxysme.

Et nous nous donnerons !

Épuisée par son exaltation, elle recule, défaille et s'appuie contre un meuble. Grand tumulte.

VOIX

— C'est inouï !
— Elle est folle !
— Mon cher maire...
— Nous ! sortons !

SIXIÈME CONSEILLER, *s'approchant d'elle.*

Quoi ! Vous prétendez parler
Au nom de toutes les femmes?...

LA FEMME, *voix faible, mais se ressaisissant.*

Je parle en leur nom, à toutes.

*Plus ferme.*

Toutes les femmes m'envoient,

*Elle désigne des hommes un à un*

La vôtre !... la vôtre aussi !...
Vous la vôtre, qui est blonde,
Vous la vôtre qui vous hait,
Et qui vous a tant aimé...
Toutes les femmes d'ici,
Et jusqu'aux prostituées !

*Silence.*

Nous ne tolérerons pas
D'appartenir à des lâches.

VOIX, plus conciliantes.

Madame...

LE MAIRE

Dois-je répondre
A tes paroles démentes?

Une pause; un silence relatif s'établit.

Les choses ne sont pas simples
Comme une femme l'imagine.

Souriant d'un air apitoyé.

Un complot ! La fête ! Un massacre !
Des gens qu'on égorge à minuit !
Qu'y a-t-il de plus amusant?
On va jouer à l'Héroïsme !

Une pause.

Si je te disais que le général
A découvert le fond du projet ?
Si je te disais qu'il défend la fête?..

LA FEMME, avec une vivacité inquiète.

Quoi? C'est vrai? Le général...
Tu...

A tous.

Vous en êtes sûrs !

Elle les dévisage. Plus ferme :

Non, non ! Ce n'est pas sûr,

Elle étend la main vers le sol.

Venez donc l'affirmer?

Silence.

Non, vous ne savez rien.
La peur vous hallucine...
Le général ! Son nom
Suffit à vous courber !

SIXIÈME CONSEILLER, haussant les épaules avec ennui.

Quel dommage qu'il soit absent !

LA FEMME

Que tâchez-vous d'insinuer?

SIXIÈME CONSEILLER, même ton.

Rien ! Vous nous débitez des choses
Qui l'intéresseraient beaucoup.

LA FEMME, après un long silence, ton de défi.

Je vais trouver le général.

VOIX, inquiètes.

— Vous plaisantez...
Je t'en supplie.

LA FEMME

Ne craignez rien, hommes de cœur.
Je ne veux pas lui proposer
Le décollement de vos têtes.
Je l'invite, au nom de la ville,
Au nom des femmes de la ville;
Je le convie à notre fête,
Lui, ses lieutenants, ses soldats.
Nous verrons bien s'il me refuse.

Elle se dirige vers la porte.

VOIX

Madame !

LE MAIRE

Il te fera chasser.

QUATRIÈME CONSEILLER

Ses brutes vous maltraiteront.

LA FEMME, se retournant.

Faut-il vous répéter, messieurs,
Que vous ne courez aucun risque?...

Silence; elle sort.

NEUVIÈME CONSEILLER, chevrotant, au maire.

Pourtant... vous êtes son mari !

*Rideau.*

---

## DEUXIÈME TABLEAU

*Décor du second acte.*

### *SCÈNE TROISIÈME*

LE GÉNÉRAL, LA FEMME DU MAIRE DE LA VILLE

LA FEMME

Elle s'assoit au moment où le rideau se lève. Voix gracieuse et volontairement frivole.

Mon mari a dû, ce matin,
Vous dire un mot de cette fête?...

LE GÉNÉRAL, courtois et froid.

Oui, madame.

LA FEMME, avec volubilité.

Mais il n'a pu
Vous en parler qu'en termes vagues.
Vous savez assez que les hommes
Ne s'entendent guère à ces choses..
Un petit comité de dames
Avait tout préparé sans bruit...
Nous voulions faire une surprise..

Petit rire.

Mais le complot a transpiré.

Nouveau rire.

Les troupes, dans ce beau projet,
Prenaient part aux réjouissances...
Nous comptions convier les hommes
Familièrement à nos tables...

LE GÉNÉRAL, assez sec.

Monsieur le Maire me l'a dit !...

LA FEMME, renchérissant d'amabilité.

Mais nous projetons mieux encore.

Affectant par plaisanterie un ton emphatique.

« Pour quelques amis, chasse à courre
Dans les bois du marquis d'Hunain;
Et pour le peuple, cavalcade ! »

Petit silence.

Nous inviterions à la chasse
Tous les officiers supérieurs...
Et nous osions même espérer
Votre présence parmi nous...

Le général ne bronche pas.

Quant au défilé populaire,

Si vos beaux lanciers verts et rouges
Menaient le cortège à cheval?

LE GÉNÉRAL

Mais je n'ai pas dit, madame,
Que je consentais à rien.

LA FEMME

Ah !.. Mon mari cependant...
J'avais compris... je croyais...
Petit silence.
Vous refusez pour la chasse?

LE GÉNÉRAL

Je n'ai pas d'avis encore.

LA FEMME, très animée et très aimable, ton d'exigence gentille.

En tout cas, la fête a lieu !
Nous invitons vos soldats;
Et vous-même, général,
Vous viendrez à notre table,
Chez nous, chez moi ! Vous viendrez !
N'est-ce pas? Je vous retiens.
Vous ne vous ennuierez pas !

Avouez que votre camp,
Ce n'est pas gai tous les jours !
Rien que du sable et des toiles !
Vous ne voudrez pas rester seul
A travailler dans votre tente,
Tandis que la ville et l'armée...

LE GÉNÉRAL, assez doucement.

Permettez-moi de réfléchir !
Je répondrai demain matin.

LA FEMME, même jeu.

Demain matin ! Comme c'est tard
Nous n'avons que trop attendu...
Il faut que je sois prête à temps...
Et puis, je me tourmenterais...

LE GÉNÉRAL

J'autoriserai, peut-être, les hommes
A se promener jusque vers minuit.

Il réfléchit.

Et, ma foi ! Qu'ils dînent où bon leur semble
Je fais simplement doubler les patrouilles.

LA FEMME

Mais vous, général ?

LE GÉNÉRAL

Moi... je reste au camp.

LA FEMME, ton d'enfant gâté.

Oh ! non ! vous viendrez ? Ce serait très mal...
Plus sérieux.
Ne voyez-vous pas que la ville oublie ?..
Nous pardonnons tout... oui, nous pardonnons !
Ne nous découragez pas aussi vite !

LE GÉNÉRAL, plus raide.

Je vous répète
Que j'autorise
Tous les soldats
A festoyer.
Voilà de quoi
Payer la ville
De ses bontés !
Un silence.

LA FEMME

Vous parlez de la ville avec peu d'amitié !
Comment faudra-t-il donc que je vous persuade ?
Est-ce à moi d'arracher ce qu'elle n'obtient pas ?
Ou, ce cœur de héros que n'a pas attendri
Elle fait un geste.

La ville, hélas ! si malheureuse, et si lointaine,
Va-t-il se laisser prendre à ces mots trop sincères,
Qu'une femme en tremblant murmure près de vous ?

LE GÉNÉRAL, faisant un geste de surprise et de gêne.

Madame !

LA FEMME, se levant.

Mon Dieu ! Je déraisonne...
Vous me faites dire des folies...
Je vous en veux ! Ne m'écoutez pas !

Une pause.

Je devrais m'en aller tout de suite.

Un regard.

LE GÉNÉRAL, très ému et très embarrassé, se reprenant.

Remettez-vous, madame,
De cet émoi soudain
Que rien ne justifie...
L'affaire ne vaut pas
Une alerte aussi chaude !

LA FEMME, le regardant en face.

Ce n'est pas la réponse que j'attends.

LE GÉNÉRAL

Qu'attendez-vous de plus ?

LA FEMME

Vous ne le savez pas ?

Long silence.
Il se lève, soudain, porte la main à son front, et fait deux ou trois pas dans la tente.

LE GÉNÉRAL, il la regarde froidement.

Madame, vous m'effrayez !
Tout à l'heure, je le jure,
Quand vous franchissiez mon seuil,
J'étais sans inquiétude,
Et presque sans défiance.

Plus vite.

Pardonnez-moi ce détail...
Un mal d'estomac ancien
Me laissant quelque répit,
J'éprouvais à digérer
Une ample béatitude.

Il la regarde un instant en silence.

Vous ne pouviez me trouver
D'humeur plus conciliante.
Au premier mot, j'ai failli
Accorder tout, sans débat.

Une pause, il change de ton.

Mais à mesure que vous parliez,
J'ai senti monter autour de moi

Il fait un geste.

Un si étrange enveloppement,
J'ai senti ramper et se nouer
Une volonté si... adhérente...
Cela montait toujours davantage,
Toujours plus haut autour de moi-même,
Si bien qu'à la fin il m'arrivait
Un souffle tiède jusqu'à la face,
Comme l'odeur ou comme l'haleine
D'une chose qui va dévorer.

Il recule et la regarde plein d'une sorte d'effroi. Puis, violent, avec des gestes de repousser:

Non, non ! Ce n'est pas loyal !
Non ! Que voulez-vous de moi ?
Que voulez-vous contre moi ?
N'espérez pas me saisir
Comme une proie étranglée...

Elle le regarde avec un vague sourire.

LA FEMME, de sa voix la plus voluptueuse.

Oh ! vous une proie ?.. et que l'on étrangle ?
Comme c'est méchant de parler ainsi.
Qui donc vous enlace ? Qui vous dévore ?
N'ayez pas de ces cruelles idées !
Dites ?
Est-ce moi qui vous veut du mal ?

Elle fait un pas vers lui.

LE GÉNÉRAL, voix altérée.

Non ! Ne vous approchez pas .
Vos yeux ! Détournez vos yeux.
Ou plutôt, regardez-moi,
Fixement, loyalement.

Il fait un pas.

Quel acte est donc embusqué
Dans le fond de ce regard ?

LA FEMME, ton enjoué.

Je ne comprends pas ! D'où vient cette peur ?
A quoi pensez-vous de mystérieux ?

Plus sérieux.

Je regrette mon imprudence...
Je n'ai pas su, je n'ai pas pu
Faire mon invitation
Avec les paroles d'usage,
Et sur le ton officiel

Avec insistance.

Vous voulez que je le regrette ?

Avec mélancolie.

Ne me le témoignez pas trop...

Un silence.

Oh ! je ne me reconnais plus !
J'ai dû perdre tout mon orgueil !

Si j'avais le respect, encore,
Ou la maîtrise de moi-même,
Je serais déjà hors d'ici...
Et vous ne me reverriez pas.
Mais je reste, mon Dieu ! je reste

LE GÉNÉRAL, *égaré.*

Ne parlez plus ! je vous en prie.
Je ne comprends plus vos paroles,
Je ne sais plus ce que vous dites ;
Mais votre voix anime et dresse
Des reptiles autour de moi.

*Un silence.*

Hein ? Vous pensez que je suis fou ?
Non, non ! Je vois clair et j'ai peur.
Je sens qu'on me vole à moi-même.
Vous reculez ? Pourquoi ce geste ?
Ce n'est pas vous que je désigne.
On me saisit avec des mains
Qui ne sont pas même les vôtres...
Si j'osais... j'ai tellement peur
De vous, et de la chose, ici...
Si j'osais... j'enverrais chercher
Le clairon de service au poste ;
Et je ferais sonner l'alarme.

*Avec une grande exaltation, très vite.*

J'accrocherais mon épée,
Je sauterais à cheval,
J'ordonnerais à l'armée
De se former en colonnes.
Je partirais au galop
Avec deux mille dragons.
J'arriverais sur la ville;
Nous entrerions dans les rues
En ligne, le sabre au clair.
Puis le feu dans les maisons,
Le canon devant la Bourse
Pour balayer l'avenue.
Le massacre ! Les obus
Tombant en plein dans la foule.
Et des charges, là-dessus !
Un coup de râteau en fer...

Voilà ce qu'il faudrait faire.

Voix brisée.

Voilà ce que je ferais
Si je n'étais pas un lâche.

Brutal.

Je le sais, je suis un lâche,
Mais pas encore un idiot.
J'ai tout compris... tout flairé,
Éventé toutes les mèches.

Votre mari, ce matin...
Vous, maintenant, sous ma tente ?
Et les quatre cents fusils !
Quatre cents ou quatre mille !
La fête ? La cavalcade ?
Et la chasse ? Et le dîner ?

Plus calme.

J'ai mes espions, madame.
Les espions ? Je m'en moque.
J'ai d'abord de la cervelle.
Tenez ! Je pourrais vous dire
Tout ce qui va se passer ;
Vos intentions secrètes,
Vos plans, vos complots, vos trucs.
J'ai tout deviné, madame.

Quand un homme comme moi
Voit clair, au fond, en avant,
Et lorsqu'il tient une ville
Fourbe, méchante et rebelle,
Sous le talon d'une armée,
Il n'a qu'une chose à faire :
Écraser d'un coup la ville.

Geste découragé. Voix basse.

Moi, ce sera plus simple encore,
Hélas ! J'irai dîner chez vous.

Un silence. Il ricane.

Je mettrai, en votre honneur,
Un bel uniforme neuf.

Voix calme.

Mes dragons? Ils seront libres.
Ils s'amuseront, s'ils veulent
Avec les chevaux de bois.
Vous les saoulerez à l'aise,
Jusqu'à minuit, jusqu'à l'aube
Il y aura dans la ville
Les patrouilles ordinaires,
Pas de réserves cachées,
Pas de consignes secrètes !

Un silence.

Je sais et prévois tout.
Mais il me plaira d'agir
En homme qui ne sait rien,
Et qui va, les yeux bandés.

Un silence.

Je laisse la ville et l'armée
Seule à seule, après-demain.
Qu'elles s'arrangent ensemble.
Moi, je n'interviendrai pas.

Silence. Change de ton; se parlant à lui-même.

Je suis dégoûté déjà
D'un certain nombre de choses...

Et quant à celles qui restent,
Je crois bien que je m'en moque.

Revient à son premier ton.

Donc je ne l'interdirai pas :
La ville et l'armée, ensemble !
Ça me distraira de voir
Comment elles se débrouillent.

Plus âpre.

Mais ne vous dépêchez pas
De triompher à part vous.

Avec une fierté gouailleuse.

Dites-vous que mon armée,
Sans moi, sans chefs, sans collier,
Même endormie et vautrée,
Dans un immense festin,
Est encore un animal
Qui a le râble solide !
Hein ? Tâchez de l'assommer
Avant qu'elle se réveille,
Ou je ne réponds de rien.
Je la soupçonne capable
De broyer d'un coup de patte
Deux ou trois mille cafards.

Une pause. Avec insistance.

Moi, je n'interviendrai pas.

Si vous ratez votre affaire,
Et si l'armée enragée
Vous met la ville en bouillie,
Vous ne viendrez pas vous plaindre ?

Il semble heureux et délivré.

Je ne ferai pas un geste,
Pas un remuement de doigt
Pour ordonner ou défendre.

Si la troupe, sous mes yeux
Égorge des nourrissons,
Ça ne m'empêchera pas
D'allumer ma cigarette.

Un silence. Il sort une cigarette et fait flamber un tison.

J'oubliais... quant à ma vie,
Il ne faut pas vous gêner :
Je n'y tiens à peu près plus.
Mais je tiens tout juste autant,
Madame, à celle des autres.

Il souffle brusquement la flamme du tison et le jette à terre.
Silence. Elle paraît abasourdie. Lui respire avec largeur. Il ajoute, très narquois, en s'inclinant.

Donc, comptez sur moi, madame.
Vers... sept heures et demie ?

Après-demain, n'est-ce pas?

Saluez monsieur le maire !

*Rideau.*

FIN DU QUATRIÈME ACTE

# ACTE V

—

Dans la maison du maire de la ville, le soir de la fête. Un salon au premier étage, peu éclairé. Fenêtres au fond. A droite, porte. A gauche, porte.

## *SCÈNE PREMIÈRE*

LA FEMME DU MAIRE, MARTHE

Elles entrent.

LA FEMME DU MAIRE

Marthe ! Ils sont descendus au jardin tous les deux.
Le vent n'a pas fraîchi ; et il fait clair de lune.
Le général semblait heureux de remuer.
Il disait en passant la porte : « Quelle nuit ! »
Rien ne les presse. Ils rentreront tantôt, ensemble.
Mieux valait, n'est-ce pas ? que cette nuit fût belle.

Il va se promener,... jusqu'à...

Elle s'arrête; d'un autre ton :

Est-ce possible !

MARTHE

Il rentrera ne se doutant de rien...

LA FEMME DU MAIRE, souriant.

Crois-tu?

MARTHE

Et les autres, là-bas, que sont-ils devenus?

LA FEMME DU MAIRE, elle s'assied.

Ils ont des cartes, des échecs. Ils jouent. Ils causent.
Comprends ! Je n'avais pas la force de rester.
Je voulais être seule... oh ! pas tout à fait seule,
— J'aurais peur... Toute seule? Ce serait affreux.
Asseyons-nous ici, dans ce petit coin noir,
Minuit moins vingt. Mon Dieu ! vingt minutes encore...
Vingt minutes ! Cela fait une immensité,
Un désert au soleil que l'on traverse au pas...
Tiens ! Je vais les compter toutes, l'une après l'autre.
Dix-neuf... plus que dix-neuf déjà...

Le temps va vite !

MARTHE

Calme-toi.

LA FEMME DU MAIRE, s'exaltant.

Le temps passe trop fort. Je résiste !

MARTHE

Ma chérie !

LA FEMME DU MAIRE, très exaltée.

Oh ! je voudrais me retenir !
Est-ce vrai qu'il sera minuit ? Est-ce possible ?
Comprends-tu bien ? Je vais assassiner celui...
Ce n'est pas mon mari qui le tuera, c'est moi.
Il tiendra l'arme, son doigt lâchera le coup...
Mais moi j'ai tout voulu, tout préparé, tout fait.

MARTHE

Je t'en prie à genoux. Tais-toi. Tu m'épouvantes.

LA FEMME DU MAIRE

Tu crois que je le hais peut-être et que je ris
De voir déjà mes mains qui trempent dans son sang

Elle ricane.

Oh ! Que je serais heureuse de le haïr !

Un silence.

Réponds-moi ! Je n'ai rien à me reprocher ?

MARTHE

Non ! ma chérie...

LA FEMME DU MAIRE

Est-ce pour moi que je le tue?
Quelle horreur ! Je croyais que j'aurais plus de force;
Que l'acte se ferait tout seul... plus haut que moi,
Et que mon âme à moi n'y serait pas mêlée.
Tu comprends?.. Tu ne comprends pas... Écoute-moi.
Je me disais : « La chose éclatera tel jour,
A telle heure; mes membres y seront, mes mains;
Ces yeux...
Mais l'âme à moi sera restée ailleurs.
Hélas ! elle est venue, elle est là tout entière;
Elle va se tremper de sang comme mes mains

Un silence.

Ce n'est pas juste ! Ai-je intérêt à le tuer?
Mon cœur a-t-il besoin de le tuer? Alors
Pourquoi faut-il que je sois celle qui le tue?

MARTHE

Mais puisque tu n'es pas celle qui frappera.

LA FEMME DU MAIRE

La ville hait le chef; la ville hait l'armée.
Elle se sert de moi... Et si je refusais?

MARTHE

Quoi donc? Es-tu la seule à faire ton devoir?
Tant d'autres, cette nuit, seront des assassins.

LA FEMME DU MAIRE

Qui forma le complot? Qui noua l'entreprise?
Est-ce toi qui t'en vins dans le conseil des hommes?
Tout de même ! Est-ce moi qui suis allée au camp,
Ou n'est-ce pas moi?

MARTHE

Qui te parle du contraire?

LA FEMME DU MAIRE, d'une voix changée.

Oui, je suis allée au camp; il faisait soleil;
Le sable de la route était chaud sous les pieds
La ville me poussait dans le dos; j'ai senti
Sa volonté qui descendait directement
Dans les membres que je remuais pour marcher.
Là-bas, sous une tente, savais-je laquelle?
Le général, le jeune chef, toute l'armée !
Hélas !
La ville c'était moi, et l'armée c'était lui.

Un silence.

Ne crois pas que je cherche à le sauver.
Sa mort,

Je l'espère plus que jamais, j'en ai besoin.
Je ne puis tolérer un instant son image,
Ses yeux, son large front que traverse une ride,
Sa bouche où le sourire est sombre dans le coin.

Silence.

Je ne puis...
Mon Dieu ! Que vas-tu me faire dire ?
Je ne puis... Tant pis... n'écoute pas !..

MARTHE

Si ! J'écoute.

LA FEMME DU MAIRE

Ah ! je suis folle. Qu'ai-je dit ?

MARTHE

Tu n'as rien dit.

LA FEMME DU MAIRE

C'est bien vrai ?

MARTHE

Oui, bien vrai.

LA FEMME DU MAIRE

Regarde, je me calme.

Un silence.

Minuit moins dix !
Tantôt je n'imaginais pas
Que ces minutes-là finiraient par passer.
Si tu savais quelle âme il cache avec ses yeux.
Ses yeux sont durs, ils vous rejettent en arrière ;
Mais son âme !

Brusquement.

Je te l'ai dit, nous le tuerons.

Une servante paraît, hésite, s'approche de Marthe et lui dit un mot à l'oreille.

## *SCÈNE DEUXIÈME*

LES MÊMES, LA SERVANTE, puis LE MESSAGER

MARTHE

Il paraît qu'un homme est là,
Il demande à te parler.

LA SERVANTE

Il m'a dit : « Je suis celui
Que votre maîtresse attend. »

LA FEMME DU MAIRE

Oui, je me souviens... Qu'il entre !

A Marthe.

Une troupe d'hommes armés
Devait se réunir ce soir,
En grand secret, Porte-des-Meures,
Et tenter l'attaque du camp.

Très vite.

Tu vois le camp? Le camp est vide
Ou presque : un bataillon de garde.
Tous les soldats sont dans la ville.
Pendant qu'on les massacre ici,
Là-bas, on dévaste le camp.

Une pause.

Il nous apporte la nouvelle.

Voix altérée.

Oh ! j'ai peur, horriblement peur...
Dis-lui que je ne suis pas là.
Je préfère ne rien savoir.

Elle fait le geste de s'éloigner. Le messager entre; elle se retourne brusquement et va vers lui.

C'est vous... enfin. Parlez ! Parlez !

MARTHE

Ce malheureux a dû courir;
Attends qu'il ait repris haleine.

LE MESSAGER

Non, je suis reposé, madame,
On m'a forcé d'attendre en bas.

Une pause.

Je les ai quittés tout à l'heure,
Ils étaient dans le terrain vague,
Vous savez, près du cimetière?

LA FEMME DU MAIRE

Combien étaient-ils?

LE MESSAGER

Oh! beaucoup.

LA FEMME DU MAIRE

Le nombre?

LE MESSAGER

Je n'ai pas compté
Mais ils m'ont semblé très nombreux;
Le terrain était noir de monde;
Et chacun avait beau se taire,
C'était une rude rumeur!

LA FEMME DU MAIRE

Les deux chefs ne vous ont rien dit?

LE MESSAGER

Je les ai rejoints un instant.
Le vieux m'a dit : « L'affaire marche ! »
Le jeune m'a serré la main.

LA FEMME DU MAIRE

Ils ne vous ont rien dit pour moi?

LE MESSAGER

Si. Le jeune m'a pris à part
« Rassurez-la; je suis content;
Les hommes ont tenu parole;
Nous sommes tous là, bien armés;
On fera son devoir à fond. »

LA FEMME DU MAIRE

Quand vous partiez, que faisaient-ils?

LE MESSAGER

Ils se divisaient en colonnes.
L'une suivra l'ancienne route
Qui longe au nord le cimetière,
L'autre passera par les champs.

LA FEMME DU MAIRE

Combien de temps leur faudra-t-il ?

LE MESSAGER

De trente à quarante minutes.

LA FEMME DU MAIRE

Et quand vous les avez quittés,
Il était ?...

LE MESSAGER

Onze heures et quart.
L'attaque est donnée à minuit.

LA FEMME DU MAIRE

Mon Dieu ! Minuit moins cinq ! Je tremble
Oh ! je les vois, ces cinq minutes,
Devant moi, là, sur le parquet,
Comme le dernier bout de mèche
Qui brûle petit à petit
Dans un grésillement de poudre

Un silence. Ton changé.

Marthe ! Cours chercher mon mari,
Il est avec le général...
Dans le jardin...

Au messager.

Vous êtes libre.

A Marthe.

Amène-les-moi tous les deux;
A l'instant même, tout de suite;
Si tu le veux, tu le pourras...
Mais ne perds pas une seconde !

MARTHE

Que...

LA FEMME DU MAIRE

Dépêche-toi ! Je t'en prie !

Marthe fait un geste résigné et sort.

### *SCÈNE TROISIÈME*

LA FEMME DU MAIRE, seule.

LA FEMME DU MAIRE, après un silence.

Je n'aurais pas dû la laisser partir?
Il m'est impossible de rester seule.

Avec une exaltation croissante.

Que faire du temps? Que faire de moi
Jusqu'à son retour?

Ce temps est gonflé de flamme et de larmes;
Il pend là, comme un fruit empoisonné.

Que faire, mon Dieu ! Vais-je prendre l'arme,
Ou vais-je pleurer ?

Si la ville était là ! Mais je suis seule !
La ville est partout, sauf entre ces murs;
Elle est dans la rue ; elle est dans la foule
Qui marche et murmure.

Elle rampe au loin sur l'ancienne route;
Elle est dans les champs, foulant les épis;
Elle empoignera tout à coup le camp
Comme une bête au gîte.

On entre, sans d'abord qu'elle s'en aperçoive.

## SCÈNE QUATRIÈME

LA MÊME. MARTHE, puis LE GÉNÉRAL et LE MAIRE

MARTHE, bas.

Ils arrivent derrière moi !

Un instant de silence. La femme du maire revient au calme petit à petit.

LE GÉNÉRAL, enjoué.

Vous nous pardonnerez, madame,
De nous être ainsi dérobés...

Je ne suis pas le plus coupable !
Monsieur le Maire m'a conduit
Par les méandres du jardin...
Nous causions de la chasse à courre.

LA FEMME DU MAIRE

Oh ! si vous lui parliez de chasse !

A la servante.

Le thé ! Des gâteaux, tout de suite.

LE MAIRE

Tu t'ennuyais, ma chère amie?

LA FEMME DU MAIRE

Non, je ne m'ennuyais pas trop...
Marthe m'avait rejointe, ici...
Pourtant j'éprouvais le désir
De terminer auprès de vous
Cette mémorable soirée...

Un silence.

Marthe ! Regarde ! Il est minuit...

Silence. Elle s'approche du maire et le regarde bien en face.

Tu ne sais pas qu'il est minuit?

Le général, entraîné par Marthe, s'approche d'une fenêtre.

LE GÉNÉRAL, à Marthe.

Le sol est gorgé de chaleur,
Et le vent reste tiède encore.

LA FEMME DU MAIRE, au Maire.

Minuit ! Tu ne me comprends pas?

LE GÉNÉRAL, même jeu.

Tantôt je craignais un orage.

LA FEMME DU MAIRE, même jeu.

Ce mot ne te rappelle rien?

LE MAIRE

Tais-toi, malheureuse ! Tais-toi !

Marthe et le général causent à mi-voix.

MARTHE, montrant une région du parc.

Par ici !

LA FEMME DU MAIRE, bas.

Tu vas le tuer.
Réponds ! N'attends pas ! Il est l'heure.

LE MAIRE, au supplice.

Crois-tu que ce soit très facile?

LA FEMME DU MAIRE, âprement.

Mais tu n'as pas à discuter.
Tu l'as promis ! Tu l'as juré !

LE GÉNÉRAL, même jeu.

Je l'avais pris pour un étang.

LA FEMME DU MAIRE, voyant le maire très inquiet.

Nous sommes seuls. Que risques-tu?...

LE MAIRE

Ma chérie, ce n'est pas possible !

LA FEMME DU MAIRE

Tu ne seras pas assez lâche...

LE GÉNÉRAL, à Marthe.

L'hiver est moins froid que chez nous.

LA FEMME DU MAIRE

Ailleurs le massacre commence...
Partout... dans toutes les maisons.
Si nous attendons cinq minutes
Il sera trop tard... La clameur

Va s'échapper de tous les murs...
Les cris lui donneront l'éveil...

MARTHE

Vous vous servez bien de traîneaux?

LE MAIRE

Voyons ce que feront les autres !

LA FEMME DU MAIRE, changeant de ton, toujours bas.

Lâche ! Lâche ! Tu me dégoûtes !
Suppliante.
Faut-il te prier à genoux?
...Il me semble entendre déjà...
...Souviens-toi de ton grand serment !..
Il s'agit de sauver la ville,
Ou de la perdre, d'un seul coup.

LE MAIRE, très effrayé.

Pas si fort, pas si fort ! Tu cries !

LA FEMME DU MAIRE

Mon Dieu ! Souviens-toi de la guerre,
De leurs crimes, de notre sang !

LE GÉNÉRAL, même jeu.

Le teint du visage est plus pâle...

LA FEMME DU MAIRE

En avaient-ils de la pitié,
Quand ils égorgeaient les enfants,
Et qu'ils pendaient les vieilles femmes?

LE MAIRE

Je n'ai pas d'arme... rien de prêt...

LA FEMME DU MAIRE

Pauvre homme !

Elle se dirige vers un coin de la pièce.

LE MAIRE

Où vas-tu?

LA FEMME DU MAIRE

Laisse-moi.

Au bout d'un instant elle revient vers lui, portant nn petit coffret qu'elle dépose sur un meuble.

Bas.

Tu trouveras dans cette boîte
Une arme chargée à six coups...

On commence alors à entendre, par intervalles, de très légères et très lointaines rumeurs.

LE MAIRE, affolé.

Quoi?

LA FEMME DU MAIRE

Tu sais bien ! Un revolver !

LE MAIRE

Je t'admire ! Il semble, à te voir,
Que la chose soit toute simple.

Une pause.

Je ne suis pas un assassin.

Elle hausse les épaules.

Tu m'accuses de couardise?...
Tu n'as qu'à le faire toi-même.

MARTHE, qui de temps à autre jette un coup d'œil inquiet.

On organise des voyages...

LA FEMME DU MAIRE, ton décidé.

Non ! Moi, je ne le ferai pas.
Je ne puis pas tuer cet homme.

LE MAIRE

Et pourquoi?

LA FEMME DU MAIRE, ayant réfléchi.

Parce que... je l'aime.

Le Maire éclate de rire sourdement.
Elle le toise. Voix tranquille.

Tu n'es pas de force à comprendre

Très simplement.

Je l'aime.
Et c'est tellement vrai
Qu'à l'instant je vais le lui dire...

Elle fait un mouvement.

...A moins qu'il ne meure d'abord !

LE MAIRE

Voyons ! Qui de nous deux est fou ?

LA FEMME DU MAIRE

Qui tu voudras !

La rumeur du dehors grandit.

LE MAIRE, sursautant.

Un bruit de foule...

LA FEMME DU MAIRE

Je ne tiens pas à mon bon sens,
Je te le donne, en plus du tien.

Le maire écoute la ville.

Tu ne te plaindras pas ensuite?
Je l'aime, et je vais le lui dire.

Elle fait un pas. Rumeur plus forte; une détonation.

LE GÉNÉRAL, se tournant brusquement vers eux

N'est-ce pas un coup de fusil?

Nouvelle détonation.

Un autre encore? Diable !.. A l'est?

LE MAIRE

Ce sont des pétards, des fusées...

Nouveaux coups lointains.

LE GÉNÉRAL, fronçant le sourcil.

A l'est?

LE MAIRE

Des pièces d'artifice.

LA FEMME DU MAIRE

L'air égaré, s'approchant du général et voulant lui prendre la main.

Mon général... je viens à vous... écoutez-moi.

LE MAIRE

Tais-toi !

Détonations et rumeurs. Le général se tourne vers la ville.
Marthe s'enfuit.

LA FEMME DU MAIRE

N'écoutez pas le bruit que fait la ville;
Écoutez-moi; je viens à vous; vous me voyez?
Écoutez ce cœur, ici, dans cette poitrine!

Nouveau coup de feu.

Mais oui! C'est un coup de fusil! N'entendez pas!
Laissez-la donc se démener. Je vaux mieux qu'elle!

Coup de feu. Le général tressaille et regarde, avec un pli à la lèvre, puis se tourne vers la fenêtre.

Elle continue très fort.

Je vous aime! Il faudra bien écouter cela...

Éperdue.

Il faudra bien que vous m'écoutiez!

Au dehors clameurs, coups de feu.

Tenez! là! derrière moi, tremblant,
— Ne le regardez pas! il n'est pas digne
Seulement, que vous le regardiez —
Il y a le plus lâche des hommes!

LE GÉNÉRAL, allant droit au Maire.

J'entends des cris et des coups de feu,
Monsieur. Qu'est-ce que ça signifie!

LA FEMME DU MAIRE, se jetant à genoux et prenant la main du général.

C'est la ville que vous écoutez,

Et je suis là, moi, qui m'agenouille !
Je suis là, criant que je vous aime !

LE GÉNÉRAL, se tournant vers elle enfin, avec une brusquerie dédaigneuse.

Vous m'aimez !

Au maire.

Quel est ce guet-apens?

LA FEMME DU MAIRE

Écoutez-moi ! Je vous dirai tout...
Cet homme qui pâlit et recule
A fait le serment de vous tuer.
Il a peur.
Mais vous allez mourir.

Elle se lève, et recule vers le coffret posé sur un meuble; au dehors, tumulte grandissant.

Ce bruit-là? C'est un bruit
De ville qui s'insurge.
On égorge vos hommes,
On attaque le camp !
La ville a des fusils,
Des couteaux et des lances.
Tous vos soldats sont ivres;
Nous les avons gavés.
Ils gisaient dans le vin;

Les voici dans la mort !

A son mari qui veut parler.

Tais-toi !

Au général qui fait un pas.

Ne bougez pas !

Une grande clameur sort de la ville ;
le chant du Bouc retentit au loin.

Vous mourrez tout à l'heure.
N'essayez pas de fuir.

Voyant qu'il regarde le Maire.

Il ne faut pas le regarder !
Ce n'est pas lui qui vous tuera.
Ses mains molles ne savent pas !
Vous serez massacré tantôt
Dans un remous de populace.

Bruits profonds dans la ville.

Mais je vous aimerai d'abord.

Tendant sa bouche.

Approchez-vous ! Prenez mes lèvres !

Le Maire pose la main sur le coffret.

LE GÉNÉRAL, ton calme et ironique.

Vous cachez une arme, sans doute ?

LA FEMME DU MAIRE, ouvrant les mains.

Moi ? C'est impossible.

LE GÉNÉRAL

Tant pis !
J'aime autant mourir comme ça.

Il s'avance, la saisit avec force, et lui prend les lèvres.
Le maire braque le revolver, fait feu. Le général chancelle. Le maire quitte la salle comme un homme qui va au danger.

LA FEMME DU MAIRE, essayant de le retenir.

Oh ! je vous aime encore plus !

Le bruit de la ville augmente toujours. Le chant du Bouc retentit dans les rues proches.

LE GÉNÉRAL

D'une voix affaiblie mais nette et froide.

Approchez-moi de la fenêtre.

Elle l'aide à se mettre sur une chaise longue.

LA FEMME DU MAIRE

Vous souffrez? Vous me haïssez?
Est-ce moi qui vous ai tué?
C'est lui, lui tout seul, de lui-même...
Croyez-moi ! Je n'y comptais plus !

Et quand je vous offrais mes lèvres
Je n'attendais rien... que les vôtres.

A mi-voix, et tendre.

Il a failli m'atteindre aussi...
Il voulait nous tuer ensemble,
Tous les deux, comme deux amants !

Le bruit extérieur décroît.

Parlez !

LE GÉNÉRAL

Laissez-moi que j'écoute...

LA FEMME DU MAIRE

Je vous prie !..

LE GÉNÉRAL, avec un sourire.

Écoutez, madame !
On dirait que le bruit s'apaise...

On entend un son lointain de clairon.
D'une voix plus forte.

Vous n'entendez pas?... dans le fond?

Apre, se relevant à demi.

Ah ! vous m'avez assassiné,
Avec des ruses de catin...
Et votre sorte de mari
Qui guettait le coup, là, derrière...

Sonnerie de clairon plus nette.

Écoutez ! Tout n'est pas fini.
Le clairon là-bas...

LA FEMME DU MAIRE, tressaillant.

Le clairon ?

LE GÉNÉRAL

Il a sonné le ralliement.

Nouvelle sonnerie

Vous entendez ? Il recommence...

Nouvelle sonnerie.

Un autre a répondu...

Nouvelle sonnerie d'un autre point de l'horizon.

Un autre !
Ah ! je vous avais prévenue.
Mon armée a les reins solides...
Je savais votre manigance...
Je devinais ça...

Bruit de fusillade.

Mes fusils ?
Je les reconnais... feu de salve.

Violent.

Vous avez délayé l'armée,
Soigneusement, homme par homme...

Elle était dans la ville, comme
La dynamite dans le sable.
Prenez garde... elle se ramasse.
Vous sentez ce tas qu'elle fait ?
Ça grossit d'instant en instant.

Bruit, sonneries, fusillades. Dans un grand effort, il se met debout.

Elle renaît comme un tonnerre.
Vous voyez ! Je suis content d'elle
Elle n'a plus besoin de moi...
J'espérais... je n'étais pas sûr...
Sans moi, sans chef, sans ordre, seule...
Et bien pis que seule, multiple,

A pleine voix.

Elle va se tirer d'affaire !

Il retombe à demi.

Évidemment, je vais mourir...

Vite, et se parlant à lui-même.

Mais je ne tiens pas à la vie...

Avec un petit rire

Et même, ça m'évitera
Des ennuis avec l'empereur...

Fort.

Sonnerie au camp... les trompettes !

Se tournant vers elle.

Madame ? vous ne m'aimez plus ?

LA FEMME DU MAIRE

Ce n'est pas vrai ce que vous dites !
Vos hommes sont tous massacrés...

LE GÉNÉRAL

Mon armée est vivante encore.
Gare aux maisons ! Gare à vos rues !

Plus bas.

Pourvu qu'ils songent aux canons !

Elle va à la fenêtre

LA FEMME DU MAIRE, parlant au vide

Battez-vous ! Écrasez-les tous !...
Ils auront hésité ! Les lâches !

Se tournant vers lui avec rage.

Je ne vous ai jamais aimé.
Jamais ! Je mentais tout à l'heure...
Je voulais vous prendre à mon piège,
Je voulais vous assassiner !

Rumeur d'armée victorieuse.

LE GÉNÉRAL, sans l'écouter.

Parole ! Je ne souffre pas !
Mon corps est en train de mourir...
Je l'ignore... et je le repousse...

Mais je sens que l'armée se retrouve et se tient
Elle durcit; elle est dans la ville, et autour.
Un sang qui fait du bruit sort des rues déchirées...

Détonation sourde.

Le canon !... Un boulet a traversé la ville...
Comme un regard... comme un regard qui vient à moi..

Il se lève.

Voyez ! Je ne meurs plus ! On ne m'a pas tué !..

Violent.

A genoux ! Demandez pardon ! Je vous l'ordonne.
L'armée est ici !

Comme j'ai pitié de toi !

C'est toi qui vas finir.

Avec exaltation.

Je te passe ma mort.

Il fait un geste frénétique.

Je l'arrache de ma chair. Absorbe-la toute !
Je suis vivant.

Il chancelle, et s'appuie contre un meuble, mais reste debout. La femme baisse la tête, tombe à genoux, et lui saisit les mains.

C'est moi qui suis vivant !

Coups de canon. Roulements de tambours. Bruit de domination et d'anéantissement. Le général se renverse en arrière, avec un hoquet.

LA FEMME DU MAIRE, à genoux.

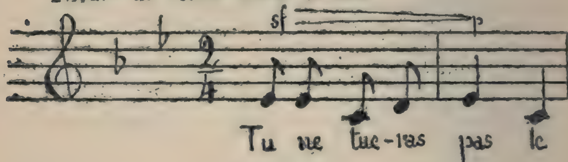
Je t'aime.

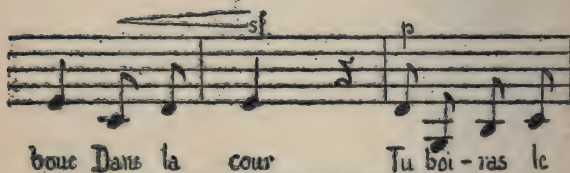
*Rideau.*

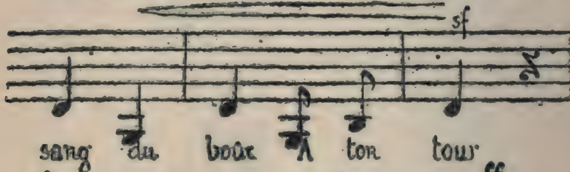
FIN DE L'ACTE V ET DERNIER

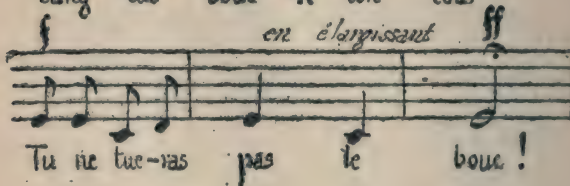
# Chant du Bouc

*Mouvᵗ de ronde lourd et lent*



*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

Le trente mai mil neuf cent onze

PAR

ED. GARNIER

A CHARTRES

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

